REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LXI — Tome I — Avril 1955

Lumière

Un enfant endormi recommence toujours le geste
De prendre des étoiles autour de sa main

Le matin se hâte et fait du bruit
Sur ses yeux absents
Le matin avec tous les rôles nouveaux
Et difficiles

Pour le voir mendier sa joie
Il faudrait revenir par un autre sentier
Par un paysage inconnu
Sans tristesse, ni paroles
Sa joie qui l'accable
Et l'empêche de dormir en pleine vérité
Mais l'enfant est ailleurs

Il s'est caché dans ses rêves, au creux de sa lumière
Ses chaînes lui font des musiques blanches
De navire
Et comment le reconnaître
L'Enfant invisible
Cet autre dont la voix est la forme de mes pas
Dans la neige[1].

Gatien LAPOINTE

1. Extrait de *Otages de la joie*. Editions de Muy, Montréal, 1955.

La Pâque des Nations

Seigneur, regarde vers ceux qui sont au pouvoir pour nous gouverner, qui sont en charge de nous soigner, et par le don ineffable de ta bonté et de ta miséricorde, dirige leurs pensées vers la justice et la paix pour que, de l'affairement terrestre, ils parviennent avec tout ton peuple à la patrie céleste. Par le même Notre Seigneur Jésus-Christ.

(Liturgie pascale)

Un jour, peu de temps avant la Passion, Jésus gravit le Thabor, près de Nazareth. Il emmène avec lui Pierre, Jacques et Jean. Pendant qu'il prie sur la montagne, ses vêtements deviennent blancs comme neige, son visage resplendit comme le soleil. Soudain dans cette lumière divine deux hommes apparaissent. Ils parlent probablement de la mort et de la résurrection de Jésus. Ces deux hommes sont Elie et Moïse, les deux plus grands prophètes.

Moïse, l'homme de la première Pâque, se tient aux côtés de Jésus, l'Homme-Dieu de la nouvelle Pâque. Tous deux parlent de cette Pâque nouvelle. La nouvelle Pâque ne rejette pas l'ancienne dans l'oubli. Moïse sur le Thabor est illuminé par la gloire de Dieu : cette Pâque de Moïse resplendit de la lumière qu'elle annonce. Et ce sont les mêmes mots des livres de Moïse que l'Eglise reprend pour fêter la Pâque du Christ. Moïse est l'homme élu de Dieu pour accomplir une grande œuvre. Il se demandait qui peut être ce Dieu, il reçoit la réponse suivante : « Je suis Celui qui suis : Yahwé ».

Ainsi Moïse reçoit l'ordre de Dieu de veiller en cette nuit qui annonce la résurrection. Chaque famille israélite tue un agneau, le mange et marque de son sang la porte de chaque maison. C'est la première Pâque, et tout le peuple de Dieu est prêt à partir. Le lendemain les enfants d'Israël se rendent dans le désert.

Les psaumes, les exhortations des prophètes, la méditation des sages, parleront pendant plus de mille ans de cet événement qui est l'accomplissement majeur de l'histoire religieuse d'Israël.

Moïse a laissé la place à Jésus. Moïse a préparé les voies et Jésus apportera cette plénitude dont parle saint Jean (1, 17). « Car la foi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse. La grâce et la vérité nous sont venues par Jésus ». Cette plénitude nous vient réellement de cette vérité vivante qu'est le Christ.

Trois mille ans après le miracle, nous, peuple catholique, nous ne devons pas nous lasser de chanter les splendeurs du Christ, sans nous rappeler la gloire de la première Pâque.

Au deuxième siècle Pâques célèbre le baptême des adultes. Pâques est pour le nouveau chrétien un rejaillissement de la lumière du Christ : « Etre baptisé, c'est être illuminé par le Christ ».

A cette époque, la fête de nuit se divisait en deux parties : la première était une veillée de prières. Les fidèles restaient agenouillés jusqu'à l'instant où le diacre criait : « *Levate !* Levez-vous ! » Au cours de la deuxième partie, l'évêque lisait l'*oratio* et il résumait les intentions de l'assemblée. Cette fête nocturne comportait douze leçons de l'Ancien Testament. Les chrétiens désignaient le Christ comme le vrai soleil. Le soleil étant la lumière la plus forte qui traverse le monde de l'Hadès à l'Orient. A l'image du Christ-Soleil est apparentée celle de la lumière du monde. La résurrection au petit matin de Pâques est comme un lever de soleil.

Au quatrième siècle la nuit pascale s'appelait : « La sainte nuit en lumière ».

Au temps de saint Augustin on ne se couchait pas durant la nuit de Pâques. Chaque église possédait un *baptisterium*. On peut encore voir à Saint-Jean de Latran de Rome un *baptisterium* important de l'époque. Au chant du coq, l'assemblée pascale allait prier près de l'eau pour procéder ensuite à la bénédiction. Les pères baptisaient, enfants, hommes et femmes. La confirmation était administrée immédiatement après le baptême. A la bénédiction du soir on allumait les lumières pour la fête. Des bouquets de flammes éclairaient chaque endroit. Il faisait clair au dedans et au dehors de l'église.

Au douzième siècle la même fête de nuit se reproduisait, seulement elle commençait par le *Gloria* avant qu'apparut la première étoile. Le symbole de la nuit pascale de cette époque nous indique : le passage de la nuit à la lumière, de la mort à la vie et de la résurrection à la gloire. Pâques nous rappelle notre naissance surnaturelle et spirituelle.

Depuis le moyen âge le vrai sens liturgique de la nuit des premiers siècles est en voie de disparition. Le Christ est représenté comme un agneau pascal ; il est réellement la lumière du monde. Le sang de l'agneau immolé apporte le salut. Le cierge pascal est aussi appelé « le cierge baptismal ». Il est présenté au parrain qui le tient au nom de l'enfant : il rappelle depuis toujours ce symbole de la lumière : *lumen de lumine*. Le Christ est le grand porte-lumière. Cette lumière que l'Eglise répand à la messe pascale est la lumière du Christ. L'*Alleluia*, trois fois répété, est un chant de joie, une jubilation de la résurrection, et un chant né de la Croix.

Le repas pascal des Juifs : « Je veux que vous mangiez et buviez à ma table, en mon royaume » (Luc XXII, 30), était la commémoration des hauts faits de Dieu, délivrant son peuple. Le Christ parle, à plusieurs reprises, de Dieu qui viendra et qui se manifestera sous la figure d'un festin. C'est un festin universel qu'il annonce à tous : « Les invités, les boiteux, les mendiants, les gens qui flânent le long des haies et sur les routes », « Venez, mangez mon pain et buvez le vin que j'ai mêlé » (*Proverbes*, IX, 5). Ce festin pascal est la preuve de l'amour divin et auquel l'humanité tout entière est conviée. Le festin solennel de Pâques nous conduit d'année en année à une plus profonde communauté avec le Christ.

C'est au début de mars 1951, que les *Acta Apostolicæ Sedis* publiaient le décret de la Sacrée Congrégation des Rites sur la liturgie de Pâques. Pâques est la fête de la Résurrection. Pendant trois siècles ce fut la seule fête qui se célébra dans toute l'Eglise. Au premier siècle, la Pâque était un dimanche, et le dimanche une réduction de Pâques. On

le nommait le jour du *Kyrios* (Seigneur). Le Seigneur est ressuscité et s'est manifesté le dimanche. La Pâque était l'unique fête du christianisme antique. Par sa Passion, le Christ ôte les péchés du monde et, par sa Résurrection, nous ouvre les portes de la vie éternelle, nous rachète et nous rassemble comme rachetés en un nouveau peuple de Dieu son Eglise.

La célébration de la Vigile pascale est à l'origine, une messe baptismale pour les néophytes, aidant au renouvellement du corps et de l'âme de chacun.

La résurrection eut lieu le matin du dimanche. Le rappel de cet événement est fixé aux premières heures du dimanche matin de la fête annuelle.

L'assemblée pascale est le témoignage de la promesse donnée par Dieu depuis Adam jusqu'au Christ, en qui est l'accomplissement : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi » (Jo, VI, 56). L'ardente aspiration de l'humanité à être constamment proche de Dieu, à s'unir à lui, se réalise ici, où la chair et le sang de l'Homme-Dieu sont reçus, et sa promesse réalisée.

England Easter — Easter Sunday. — Christ is risen. Alleluia !

Pascal Vigil — This night will be a watch in honour of God from generation to generation.

The people read the story of the passage through the Red Sea, and the canticle of Moses is sung : " My God, we see shining again in our days, Your miracles of the olden times." " Formerly You have manifested Your power in delivering a whole people from the Egyptians. Today it is shown by the salvation of all peoples in the water fo baptism."

Edmund Spencer's 118th sonnet (XVIth century) in " Amoretti " introduces us to the resurrection of Our Lord :

" The joyous day, dear Lord, with joy begin,
And grant that we for whom Thou didst die
Being with Thy dear blood clean washed from sin,
May live for ever in felicity . . .

And for Thy sake that all like dear didst buy,
With love may one another entertain.
So let us love, dear love, like as we ought,
Love is the lesson which the Lord us taught."

France — Pâques. — Chaque année plus de dix mille étudiants de toutes nations font un pèlerinage à pied de Paris à Chartres (distance, 52 milles) ; ils emportent avec eux des repas froids qu'ils partageront durant trois jours. Il y a aussi des frères protestants, juifs, musulmans, bouddhistes et athées. Ils s'arrêtent aux « points d'eau ». Ils se répartissent en groupes, quelquefois de couleurs, noirs, jaunes ou blancs, qui ont chacun leurs responsables, étudiants et prêtre. Comme au lendemain du passage de la Mer Rouge, les trois mêmes problèmes se posent pour chacun d'entre eux : nourrir, abreuver, organiser.

Cette assemblée d'étudiants à Chartres rend hommage à l'anniversaire du jour où par sa résurrection, le Christ rendit au monde la vie. C'est une présence dans un esprit de rencontre amicale, aux sources de la joie et de la connaissance de Dieu.

« Il n'y a plus ni païen, ni juif, ni circoncis ou incirconcis, ni barbare, ni scythe, ni esclave, ni libre. Le Christ est tout en tous » (*Col.*, III, 2).

Cette grâce divine accordée en ce jour, nous est rappelée par Paul Claudel :

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles.
Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point
Isis et Osiris, ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité,
Ou la divinité, ou l'humanité, ou les Lois de la nature, ou de
de l'Art, ou la Beauté.

Deutschland (Allemagne) — Ostern. — Christ ist erstenden von der Marter alle ! « Christ est ressuscité ».

Le feu allumé devant l'église par le prêtre selon la tradition de Pâques, signifie la résurrection du Christ et un commencement nouveau. Ce feu allume le cierge pascal, puis toutes les lampes de l'église et les

foyers dans les maisons familiales. Durant cette nuit *Heilige Osternacht*, une profonde lumière éclaire les cœurs, qui signifie que nous participons à tout le drame du Sauveur que l'Eglise actualise au cours de cette solennité pascale. C'est vivre le mystère de la Pâque du Seigneur.

Les rameaux de saules ou de noisetiers, apportés à l'église le dimanche précédent : « dimanche des rameaux », où ils ont été bénis, sont divisés et liés en forme de croix. Ces petites croix seront placées çà et là, sur les portes d'entrée des maisons et des granges.

Le soir, d'immenses bûchers, *Osterfeuer*, éclairent le ciel pour annoncer la grande joie pascale à tous. Cette assemblée pascale entonne des chants religieux.

Das Grab ist leer, der Held erwacht,
der Heiland iet erstanden...
Le tombeau est vide, le héros s'est réveillé,
le Sauveur est ressuscité !...

Italia — Buona Pasqua ! — Notre naissance dans le Christ est célébrée à Noël mais la fête baptismale de l'Eglise est fixée à Pâques, et se place exactement dans la nuit pascale.

Par là même, cette Vigile pascale nous amène à cette communion :

Come Christo è risuscitato dalla morte,
Cosi anche noi dobliamo risuscitare a nuova vita.
Comme le Christ est ressuscité de la mort,
Ainsi nous devons ressusciter en une vie nouvelle.
Notre-Seigneur Jésus-Christ, ton Fils, qui règne avec
Toi en l'unité du Saint-Esprit.

Espana — Félices pâscuas. — Le temps de la Passion fait l'objet de très grandes manifestations réalistes, dans un déploiement important de processions.

Les *cofradias* sont des fraternités de pénitents (hommes) qui existent depuis plusieurs siècles. A Séville, en Andalousie, on peut y rencontrer à cette occasion la fête la plus extraordinaire de toute l'Espagne. Ces

fraternités sont constituées au sein des paroisses. Les hommes qui défilent sont habillés de tuniques, *tunica*, d'une cape, *capa* et d'une *capirote* couvrant toute la tête comme une cagoule. Ces vêtements, aux couleurs variées, sont propres aux confréries.

Les *pasos* sont de volumineux chars portés à dos d'hommes. En effet, il est nécessaire que quarante hommes soient commandés pour déplacer et porter un *paso*. Le rythme de la marche est scandé par les tambours et parfois accompagné d'orchestre militaire. A certains points, le *paso* s'arrête afin que les hommes porteurs puissent prendre un repos. A ces arrêts des chants sont entonnés, semblables à des lamentations ; des sons tristes et aigus, envahissent l'atmosphère. Cette musique est généralement dédiée à la Vierge et rappelle la douleur de la Passion.

Le *paso* est orné de décorations très anciennes et très somptueuses et représente les différentes scènes de la Passion. Il y a toujours par *cofradia* un *paso* de la *Mater Dolorosa*, illuminé d'une centaine de cierges.

Ces défilés ont lieu durant toute la semaine sainte, du lundi au samedi précédant Pâques. Cette festivité se manifeste de jour et aussi de nuit.

Le jour de Pâques est entièrement consacré à la résurrection du Christ et est plongé dans le recueillement. Des tintements de cloches et de coups de canons annoncent la joie de Pâques à tous les Sévilliains.

Misr (Egypte) — Moyen-Orient — Aïd Kébir. — Le feu nouveau béni par le prêtre est transmis aux fidèles et à la demeure familiale. Cette tradition persiste depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours.

Pendant la nuit pascale, l'Eglise orientale chante inlassablement le *Tropaire* suivant :

Le Christ est ressuscité d'entre les morts.
Par sa mort, il a vaincu la mort.
A ceux qui gisaient dans les tombeaux,
Il a donné la vie.

Après la messe de minuit vient la procession des flambeaux. Cette tradition s'applique aussi aux rites schismatiques, et pour les catholiques orthodoxes orientaux.

Le dimanche de Pâques on se salue, en grec ou en arabe :

— Christ est ressuscité !

— Il est vraiment ressuscité, répond l'autre.

Roccia — Russie. — Le carême est très strict. Il ne comporte ni œufs, ni viande, et parfois ni poisson. Le mardi-gras n'existe pas. Le carême débute le lundi précédant la semaine du mercredi des cendres.

A partir d'un point central, des feux courent dans la nuit pascale, flammes qui se hâtent dans toutes les directions et qui disparaissent dans les ténèbres. Ces feux viennent du Seigneur ; ils vont du prêtre aux fidèles, et des fidèles à leur demeure. L'Eglise en ce jour représente le tombeau du Christ. Les fidèles font le tour de l'église en procession, et à la déclaration fervente : *Christos Voskressé,* tous les fidèles pénètrent dans l'église. La messe débute les portes fermées. Pendant l'office, le prêtre officiant lit les douze évangiles ; à la fin de chaque évangile, il allume un cierge. On chante le chant des voleurs : *Ras bouiniki...* Les fidèles se tiennent debout ou à genoux ; il n'y a de bancs que pour les malades ou les infirmes. Le sel gris est purifié par le sel blanc : voilà qui symbolise que le Christ-Lumière chasse les ténèbres.

Les trois portes de la *conata* sont largement ouvertes. Sur ces portes figure un Christ byzantin entouré d'icones. Ce symbole signifie que le paradis est ouvert à tous. A l'occasion de l'annonce de la résurrection, des coups de canons et des sons de cloches résonnent dans les airs, conviant l'assemblée pascale à la joie. Le dimanche dès que l'on rencontre un ami, on l'embrasse trois fois, ce qui signifie : au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, en lui disant : *Christos Voskressé* (Christ est ressuscité), et l'ami répond *Voistinou Voskressé* (En vérité, il est ressuscité).

Tout le monde offre en présent des œufs coloriés, notamment en rouge. Cette couleur a pour symbole la vie ; on mange les œufs *yaïdza* et du pain de Pâques *Pasquin* qui sont aussi des symboles de vie. Le *coulish* est une sorte de brioche composée d'œufs et de fruits secs. Les aliments pour la plupart sont bénis à l'office saint. Le jeûne est rompu par le réveillon de la nuit et est appelé *ros goviné* « Le Christ est ressuscité et s'élève d'entre les morts pour apporter la vie... »

Ce choix de quelques pays est entièrement libre, car Pâques, fête essentiellement catholique, est célébré avec une intention et un caractère particulier à chaque nation. La résurrection du Christ est l'interférence de lumière entre l'Orient et l'Occident. Le Credo est bien le rappel de cette fête dans la messe célébrée quotidiennement :

... crucifié, mort et enseveli, ressuscité le troisième jour...

Le nouvel ordo de la Vigile pascale nous remet en contact avec une jeunesse qui fut la joie enthousiaste de l'Eglise primitive. Les Anciens du royaume du Christ recommencent à briller, à apporter un véritable témoignage. L'intention de Pie XII, qui souligne l'idéal de l'Eglise primitive, est certainement un heureux événement pouvant revivifier notre liturgie traditionnelle.

Il est intéressant de constater l'intégrité de conservation dans la tradition pascale : l'Eglise romaine, ainsi que des Eglises de rites schismatiques orientales et orthodoxes ont su conserver, par l'intermédiaire de certaines nations, cette veillée pascale de génération en génération.

La restauration complète de la Nuit pascale est une tradition caractéristique et précieuse à laquelle nous devrions revenir.

Michel GAVREL

Le mystère de l'amour vrai

« Le petit prince s'en fut revoir les roses.

— Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisées et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami, et il est maintenant unique au monde.

Et les roses étaient bien gênées.

— Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.

Et il revint vers le renard :

— Adieu, dit-il...

— Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

— L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.

— C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.

— C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose... fit le petit prince, afin de se souvenir.

— Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...

— Je suis responsable de ma rose... répéta le petit prince, afin de se souvenir...» [1]

La vie humaine est une affaire d'amour. « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux ».

La vie chrétienne, aussi, est une affaire d'amour. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique » [2]. « Ce n'est pas que nous ayons aimé Dieu, nous, en premier ; c'est lui qui nous a aimés d'abord, et il a envoyé son Fils pour expier nos péchés » [3]. « En ceci est apparu l'amour de Dieu pour nous : il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui » [4]. La vie chrétienne est d'abord une affaire d'amour : l'amour de Dieu pour nous, les hommes. « Nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui » [5].

L'amour allume l'amour. A l'amour, l'amour répond. De quelqu'un qui aime, ne dit-on pas qu'une flamme l'habite et qu'il est tout brûlant au dedans ? Dans toutes les langues du monde, l'amour n'est-il pas comparé au feu, ce feu que Jésus est venu allumer et répandre sur la terre, et Dieu lui-même ne s'est-il pas révélé comme un « feu dévorant » [6] ? Le feu prend dans les épines et s'étend de proche en proche. A l'amour de Dieu pour nous, les hommes, les hommes répondent par leur amour. « Si vous gardez mes commandements, vous habiterez dans mon amour, comme moi-même je garde les commandements de mon Père et j'habite dans son amour » [7]. Aimer, c'est toujours faire la volonté de celui qu'on aime. « Mon commendement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime » [8]. Ce n'est pas compliqué. Il n'y a pas une multitude de commandements à « garder », pour aimer. Il n'y en a qu'un seul, et c'est... d'aimer ! Non pas d'un amour quelconque, mais de l'Amour même dont le Père aime son Fils. S'il nous est commandé d'aimer comme Jésus nous aime, Jésus nous apprend : « comme le Père m'aime, moi je vous aime » [9]. Aimer, c'est garder le commandement de Jésus, et ce comman-

dement est... d'aimer ! Aimer, c'est aimer ! En réponse à l'amour de Dieu, la vie chrétienne consiste à aimer, de l'amour même de Dieu ! Elle est une rencontre de deux amours, dont chacun s'élance au devant de l'autre, une rencontre d'amitié. La vie chrétienne, oui, est une affaire d'amour. On n'en veut d'autre preuve que cette réponse de Jésus aux questions-pièges des Pharisiens : « Maître, quel est, dans la Loi, le plus grand commandement ? Jésus répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le plus grand, le premier commandement. Et voici le second, qui lui ressemble : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux commandements résument toute la Loi et les Prophètes » [10] : tu aimeras !

* * *

Si l'amour résume l'essentiel de la vie, une question se pose aussitôt : qu'est-ce donc qu'aimer ? Il n'est pas facile de répondre. Rien n'est plus difficile que de dire ce qu'est l'amour. On le vit, sans éprouver le besoin de le définir. Il n'est pas dans l'ordre de la définition. Il est dans l'ordre de la vie. On ne définit pas l'amour. Le mot, pourtant, est sur toutes les lèvres. On le surprend partout : dans la rue, au cinéma, dans le sermon du curé, au téléthéâtre, dans les journaux, les *grills*, etc... Le jeune garçon en parle à sa blonde, et celle-ci se nourrit de romans d'amour. La vieille demoiselle se persuade qu'elle en a jalousement gardé le dépôt, jusqu'à s'offrir en sacrifice pour le salut des égoïstes et des indignes. L'homme ou la femme consacrés à Dieu pensent l'avoir fait par amour. Les fiancés se vouent fidélité au su de leur amour... L'amour, il est partout, semble-t-il. Mais lorsqu'on veut le dire, la pauvreté de la langue française nous trahit. L'on pressent que sous le même mot se cachent beaucoup de choses dont la répartition se fait à de multiples profondeurs. Nous ne disposons que d'un verbe pour désigner tous nos amours : j'aime Dieu, j'aime ma femme, j'aime les frites. L'amour, pourtant, ne peut avoir plusieurs visages. Il doit y avoir quelque chose d'identique que l'on retrouve en tout amour. Essayons d'y voir plus clair.

Aimer, diront les uns, ils sont légion, c'est se dévouer au service des autres, passer tout son temps, employer toutes ses forces à se rendre utile à tous, à servir la société, ses frères les hommes. Amour, le médecin qui sacrifie sa tranquillité et sa vie de famille, en très grande partie, et pour la durée de ses jours, afin d'apporter aux autres la sécurité de la santé et du repos. Il se dévoue pour le bonheur humain de ses frères. Amour, celui qui va dépenser le trop-plein de sa fortune pour bâtir des hôpitaux, construire des centres d'accueil, des écoles et des églises, créer des laboratoires de recherche, financer toutes les entreprises humanitaires. Amour, le prêtre et la sœur de charité, littéralement « mangés » par le ministère et les multiples soucis du soin des corps et de la conduite des âmes. Amour, l'homme qui se cultive et apprend, non pas seulement pour se tenir au courant, mais pour être à la tête du progrès et en faire profiter sa patrie. Amour, dit-on. Eh bien, non ! Si le service d'autrui, le dévouement à toutes les nobles causes peut passer pour un signe d'amour, ce n'est pas l'amour. Quand bien même je me dévouerais au service de mes frères, nous dit saint Paul, « jusqu'à distribuer tous mes biens pour l'entretien des pauvres... si je n'ai pas d'amour, cela ne m'avance à rien » [11]. On peut donc s'abandonner au service des autres jusqu'à leur distribuer tous nos biens, matériels et spirituels, sans avoir une once d'amour ! On peut « parler toutes les langues des hommes et des anges, si l'on n'aime pas, on n'est qu'une cloche qui sonne, une cymbale qui fait du bruit » [12]. On peut « avoir le don de discerner dans l'avenir, connaître tous les mystères et toutes les sciences, même avoir la foi à transporter des montagnes, si l'on n'a pas d'amour, on n'est rien » [13]. L'amour, ce n'est pas s'épuiser au service des autres, ni acquérir de la valeur pour leur être utile. Aimer, ce n'est pas servir.

Serait-ce s'oublier soi-même ? D'aucuns le pensent. L'oubli de soi, voilà l'amour. Si l'oubli de soi est total, l'amour n'est-il pas sublime ? Se donner, non pas seulement donner de ce qu'on a, mais se donner soi-même, jusqu'à livrer sa propre vie pour les autres, n'est-ce pas le sommet

de l'amour ? La maman qui s'oublie pour ses enfants, pour qui la fatigue, la maladie même, ne comptent pas ; l'épouse fidèle qui se donne à longueur de jour pour que la maison soit propre et bien tenue, agréable à tous ; le marin et le soldat qui donnent leur vie pour que les « civils », à l'arrière, continuent à vivre, à gérer leurs petites affaires, ne font-ils pas la preuve qu'ils aiment ? Peut-être, oui, donnent-ils cette preuve. Mais une chose ne peut se prouver elle-même : avec une chose, on en trouve une autre. Si l'oubli, le don de soi sont preuves d'amour, c'est que l'amour n'est ni l'oubli, ni le don de soi. Alors même que, pour le salut de mes frères, « je livrerais mon corps au feu, si je n'aime pas, cela ne me sert de rien » [14]. On peut donner sa vie pour les autres, sans aimer. L'amour n'est pas oubli de soi, ni don de soi.

Le don de soi, l'oubli de soi, le service des autres peuvent être signe, preuve ou conséquence d'amour, sans doute ; ils ne sont pas l'amour. Ils peuvent être trompeurs. Ce sont alors des masques d'amour, derrière lesquels il n'y a rien... L'amour est à la racine du don, pour le rendre efficace. L'amour est par delà l'oubli de soi, pour le rendre valable, sans repentance ni calcul. L'amour habite le service d'autrui pour lui donner une âme et le faire acceptable. Si les *Actes des Apôtres*, en nous rapportant une parole de Jésus qui ne se trouve pas dans l'Evangile, nous apprennent « qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » [15], cela ne veut pas dire que l'amour se confonde avec la joie. Il ne peut consister dans le don détaché et superbe de ce qu'on a... en trop, ni dans la pitié, insultante au pauvre, d'un geste d'aumône peut-être coûteuse et prise sur le nécessaire, ni, non plus, à se servir égoïstement d'autrui pour se donner à soi-même la joie d'absorber son temps, sa vie et ses forces à le « servir ». Un tel service n'en est pas un ; un tel don n'est qu'un mépris ; et cet oubli de soi est un mensonge. Il y manque, justement, l'amour.

Si l'amour n'est ni l'oubli de soi qui en est la conséquence, ni le don qui en est le signe et en fait la preuve, ni le service des autres dans lequel il s'exprime, qu'est-ce donc que l'amour, à la racine du don, par delà l'oubli de soi, au cœur du service ? Qu'est-ce donc qu'aimer ?

Aimer, c'est accueillir en soi l'être qu'on aime, lui ouvrir son cœur et le porter en soi. Avant d'être don de soi, et pour pouvoir l'être, l'amour est accueil. A la racine du don, il y a cet accueil de l'autre qui consiste à prendre toutes ses complaisances en lui. Lors de la Transfiguration, on entend la voix du Père, sortie de la nuée lumineuse couvrant Jésus et ses apôtres au sommet du Thabor, et cette voix s'exprime dans les mêmes termes, à peu près, qu'au Baptême de Jésus : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui je mets toutes mes complaisances » [16], c'est-à-dire qui est l'objet de tout mon amour. Aimer, c'est accueillir en soi l'être qu'on aime, et là se plaire en sa compagnie, se complaire en lui. Saint Thomas d'Aquin, qui dispose d'une quinzaine de synonymes pour exprimer l'amour, préfère entre tous les autres celui-là : une « complaisance » de l'être qui aime pour celui qu'il aime. Il faut la concevoir essentiellement comme un « accueil », une « ouverture » du cœur [17].

Cette complaisance entraîne un oubli de soi : on ne pense plus à soi, mais à celui que l'on porte désormais dans son cœur. On l'a accueilli en soi pour que, là, il soit chez lui. On se plaît en sa société, en sa compagnie, à l'avoir en soi. Mieux, on se « complaît » en lui. Ce qui intéresse et captive toutes les puissances d'aimer, c'est lui. Il n'y a plus de place pour soi. On l'a mis à la place de soi, au centre de soi-même. On le considère comme un autre soi-même, comme soi-même. On s'oublie complètement soi-même pour ne plus s'intéresser qu'à lui. Tel est l'acte d'amour, en ce qu'il a de plus fondamental, avec son premier effet, immédiat : il nous délivre de nous-mêmes pour nous faire nous occuper de l'être que nous aimons. Désormais, la vie a changé de cours : au lieu de s'écouler vers nous, elle nous entraîne en s'écoulant vers lui. Nous ne nous trouvons plus, ou plutôt, là où il y avait « nous », il y a lui. On s'est perdu, littéralement, pour lui.

Pour la même raison, l'amour provoque au don de soi, total, absolu, sans limites. Il nous dépossède de ce que nous avions pour le donner à l'être aimé. Rien n'est plus à nous, c'est à lui. En l'accueillant de la sorte.

nous lui avons tout donné, d'un coup : chez nous, il est chez lui. Tout lui appartient, se fait pour lui, lui est donné, d'avance, en totalité. Il peut s'en emparer, s'en servir pour se compléter, s'épanouir dans la ligne de sa vocation personnelle. Le premier acte de l'être qui aime est de se mettre ainsi, avec toutes ses richesses, toute sa « valeur », au service de l'être qu'il aime. Sa joie la plus grande est de l'aider alors, en se donnant ainsi, à se trouver lui-même et à grandir... En se perdant totalement, car il est sans retour ni regards en arrière, l'amour se retrouve, mais... en l'autre, jamais plus en lui. Il se penche sur l'être qu'il a accueilli. Il va s'efforcer de le deviner, à demi-mots, de discerner sa ligne d'épanouissement intégral, de comprendre sa vocation d'homme et de saint. Loin de lui imposer ses goûts personnels, ses désirs, ses manières de voir, il s'efforce de comprendre ceux de l'autre ; il les adopte, comme si c'étaient les siens, et ce sont bien les siens, en effet, car il s'y plaît ; il les accomplit, d'amour. Dès lors qu'ils sont reconnus conformes au sens divin d'un épanouissement humain, alors même que celui qui aime ne pourrait les adopter pour les intégrer comme éléments de sa propre destinée, il les respecte en l'autre et s'efforce de tout mettre en œuvre pour les remplir ou leur donner d'aboutir. Il va tout faire pour acquérir ce qui manque à l'être qu'il aime, et lui en faire cadeau. Il veut obtenir cette valeur, si possible être par lui-même cette valeur qui manque encore à la vie de l'autre pour qu'elle puisse s'accomplir en plénitude. Le miracle de l'amour fait qu'un être se penche sur un autre, pour le reconnaître et l'aider dans sa vocation d'homme, très différente, peut-être de la sienne propre, simplement parce qu'il s'est fait tout accueil à cet autre. A partir de ce moment, sa vie, oublieuse d'elle-même, n'est plus qu'un don renouvelé, consistant à passer tout son temps à connaître, d'abord, et à faire, ensuite, ce qui plaît à l'être aimé. Aimer, c'est alors vouloir du bien à celui qu'on aime, son bien à lui. C'est une simple conséquence de l'accueil, s'il est vrai.

Il peut se faire que l'être aimé ainsi, réponde par son amour à mon amour. Je suis alors accueilli par lui comme je l'accueille moi-même.

Chez lui, je suis chez moi, comme chez moi il est chez lui. Il se penche sur moi comme je me penche sur lui. Il se donne à moi comme je me donne à lui. Il prend en charge ma vocation et le problème délicat de mon épanouissement personnel et libre comme je suis responsable de la sienne et m'occupe de lui. Il ne m'impose pas ses goût ni ses vues, pas plus que je ne lui impose les miens. Mais, dans le respect réciproque de ce qu'il y a de plus secret, de plus libre, de plus inaliénable en nous deux, est née entre nous une réciprocité dans l'amour qui est la plus belle chose que connaissent les hommes et qui a nom : amitié. L'amitié se situe ainsi au niveau de l'accueil du cœur. Elle ajoute à l'amour une réciprocité dans l'amour même. Elle opère la fusion de deux âmes en les mettant l'une dans l'autre. Elle représente un sommet dans l'amour dont seuls peuvent parler ceux qui l'ont découvert et la vivent. Elle accomplit la vocation d'homme et de saint de deux êtres appuyés l'un sur l'autre et qui, la main dans la main, marchent désormais vers Dieu. Elle provoque au dépassement continuel de soi-même et décuple toutes les possibilités humaines de dépassement de ses propres horizons, de ses propres forces et même de son amour. C'est pourquoi elle est si forte et si grande. Le frère appuyé sur son frère, nous dit la Sainte Ecriture, est plus fort que n'importe quelle ville forte...

Si la vie humaine ne peut être qu'une vie d'amour, elle est faite pour connaître et vivre la réciprocité dans l'amour, l'amitié. Si la vie chrétienne n'est rien d'autre qu'une vie d'amour, dont les termes sont l'homme et Dieu, elle ne peut être, elle aussi, rien d'autre qu'une réciprocité dans l'amour, de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, échange d'amitié, rencontre d'amitié, dans la personne de Jésus.

* * *

L'amour dont nous parlons n'est pas une émotion, ni un sentiment. Cet accueil du cœur est de qualité spirituelle. Par « cœur », il faut entendre ici la volonté. L'intelligence connaît, mais la volonté aime. L'acte fondamental du vouloir, n'est pas, comme on le pense souvent, un acte

de choix libre capable d'engager l'action, mais cet accueil profond en quoi consiste l'amour. C'est d'ailleurs parce que la volonté aime qu'elle se trouve capable de choisir. Ce qui donne du poids au choix, au point de l'incliner en un sens ou en l'autre, c'est l'amour fondamental du vouloir pour l'objet choisi. Il est choisi parce qu'il est, d'abord, aimé.

A ce niveau, l'amour est d'ordre purement spirituel. Rien de sensuel ni de sentimental n'y entre parce qu'il ne fait intervenir encore rien de charnel ni de corporel. De même que la connaissance intellectuelle est immatérielle et, dans l'acte du connaître ne fait intervenir rien de corporel, de même l'acte d'aimer, lorsqu'il s'entend de cet accueil du cœur décrit plus haut. Une conséquence s'impose : lorsque l'amour est né dans une âme d'homme, il ne peut plus mourir. Seules les réalités matérielles sont soumises aux lois de la matière : disparition et mort. L'amitié, comme réciprocité dans l'accueil du cœur, a les promesses de la vie éternelle.

Ici se pose un problème humain par excellence, dont va dépendre ou non la réussite d'une vocation d'homme : le problème de la sensibilité. Pour un être spirituel, comme un ange ou Dieu, le problème ne se pose pas. Cet être est si simple dans sa perfection qu'il épuise toute sa richesse spirituelle en deux actes, d'ailleurs convergents, celui de l'intelligence et de la volonté. L'esprit se caractérise par une double possibilité, qui suffit à le définir : celle de connaître et d'aimer. Quant à Dieu, il est à la fois toute connaissance et tout amour, c'est-à-dire Lumière sans ombre et accueil total. Et cela, en lui, ne fait qu'un. C'est un accueil lumineux, une lumière accueillante.

Il n'en va pas de même pour l'homme. Il se définit d'abord comme « animal », auquel il arrive d'être doué de raison. Ce n'est pas un pur esprit ; son esprit anime un corps, dont il n'est séparable qu'au prix d'une violence, d'ailleurs punitive du péché, que l'on appelle la mort. Son âme, immortelle, n'est pas un esprit dans une chair, comme on le dit parfois, à tort ; c'est l'esprit d'une chair, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Il va donc y avoir, pour l'homme qui veut accomplir en plénitude sa voca-

tion d'homme, un problème animal dont la solution dépendra de l'unification parfaite de l'être humain. En domaine d'amour, ce problème est celui de « la » sensibilité et de la maîtrise de la sensibilité.

Devant la sensibilité, deux attitudes sont possibles : la refuser, ou l'accepter comme un élément important, indispensable même, de la réussite humaine. Refuser sa sensibilité est chose possible, souhaitable au dire de quelques-uns. Disons de suite que c'est la fausse manœuvre à éviter. Le psychologue sait que la sensibilité, cette masse un peu confuse de sensations, d'émotions, de passions et de sentiments, a des contours mal définis, avoisinants, ici, avec la vie purement végétative, et là, avec la connaissance intellectuelle et l'amour spirituel. Elle relève de la vie animale, dont c'est la principale caractéristique, au point qu'elle suffise à distinguer la plante de la bête. Mais le psychologue sait aussi que, par droit de nature animale, précisément, la sensibilité se trouve mise entièrement au service des fonctions de la vie végétative, c'est-à-dire au service de la sexualité. En effet, les fonctions digestives et de croissance n'ont d'autre but que de conduire l'animal à l'âge adulte et de le maintenir en pleine possession de son animalité, capable d'engendrer d'autres êtres semblables à lui. C'est la sexualité qui engloutit, en dernière analyse, tout l'effort de la vie végétative. C'est encore la sexualité qui draine à son service, pour une organisation plus précise et plus parfaite de la même vie végétative, l'effort complexe de la sensibilité.

Mais l'homme n'est pas seulement animal, il est en même temps esprit. Et c'est dans la ligne d'épanouissement intégral de ses possibilités spirituelles que se situera le véritable sens de sa vie humaine. Refuser sa sensibilité, sous prétexte qu'elle n'est rien qu'une expression animale, et donc négligeable, du psychisme humain, c'est se mettre dans l'impossibilité de pouvoir jamais en faire offrande à l'esprit. Il ne sera point question, alors, de la mettre au service des forces spirituelles de connaissance et d'amour marquant la vie humaine en son sommet. Du coup, on abandonnera cette sensibilité à ses fins naturelles. Elle se fait dès lors happer

par la vie végétative et s'absorbe immanquablement dans la sexualité. Il ne peut en être autrement, car il s'agit ici d'une orientation naturelle de la sensibilité. Elle penche, d'instinct, vers la vie végétative, et, pour l'être humain qui refuserait de l'orienter vers l'esprit, sous prétexte de se consacrer aux tâches plus hautes de la vie intellectuelle, elle est une promesse infaillible d'enlisement dans la chair. Celui qui, par peur, a renié sa sensibilité, a refusé la dignité de sa vocation d'homme et vivra désormais une vie cassée : par toute une partie de lui-même, il satisfera des besoins animaux, qualifiés d'incoercibles ; tandis qu'il s'efforcera à l'évasion de l'esprit vers les ténèbres éthérées d'une vie inhumaine. Pascal nous en avertissait en termes fort brefs : « Qui veut faire l'ange fait la bête ». A la lettre !... Les conséquences de ce refus, en domaine d'amour, sont plus graves encore : il rend à jamais incapable d'aimer, au profit d'un « pur amour », d'ailleurs condamné par l'Eglise, et dans lequel n'entre plus rien de vraiment humain.

Car la première qualité de l'amour humain est d'être « humain ». Il lui faut s'exprimer de façon humaine, c'est-à-dire sensible, comme tout ce qui est vraiment, authentiquement, humain. L'amour sensible devient alors expressif de l'accueil du cœur. Du coup, se trouvant au service de cet amour, qui l'habite désormais, il acquiert une âme et revêt le même sens spirituel que lui. L'amour sensible n'a de valeur humaine qu'à la condition d'être animé par l'amour du cœur dont il devient porteur. On comprend qu'alors, mais alors seulement, la sensibilité s'écoule vers un autre pôle, offerte au cœur comme moyen d'expression de ce qu'il recèle de plus profond, de plus grand, de plus purement spirituel. L'amour, éclos au niveau du cœur, est seul capable de réussir ce miracle, car c'en est un depuis que la faute d'Adam nous a profondément atteints entre chair et esprit : cherchant une expression humaine, il opère l'unité du psychisme humain en entraînant, par la sensibilité, la vie végétative elle-même, et donc la sexualité qui lui donne un sens et une fin, dans l'orbite supérieur des forces spirituelles de connaissance et d'amour. L'amour

d'amitié, comme accueil du cœur, est ainsi clef de voûte de cette réussite humaine. L'épanouissement intégral d'une vocation d'homme est en étroite dépendance de la profondeur d'un accueil, au niveau du cœur.

S'il en est ainsi, d'autres perspectives s'ouvrent encore. Pourquoi la sexualité, entraînée par la sensibilité, avec la vie végétative dont elle est la fin, au service de l'intelligence et du cœur, pourquoi la sexualité ne serait-elle pas élevée, elle aussi, au niveau d'une expression sensuelle, voire : sexuelle, de l'amour spirituel le plus pur, le plus profond ? On peut concevoir que cet amour l'habite, et qu'elle en devienne expressive. Parce que ce nouveau miracle de l'amour est psychologiquement possible, l'Eglise a pu à la fois le consacrer et l'aider, en haussant l'expression sensuelle et charnelle d'un amour d'amitié entre homme et femme au rang de sacrement. Au nom du sacrement de mariage dont ils sont l'un pour l'autre les ministres, et dans l'acte même qui en fait une seule chair, voici que les époux se donnent l'un à l'autre non seulement une preuve totale de leur amitié conjugale, mais une grâce sacramentelle qui est une nouvelle présence de Dieu en leur cœur, dont l'amour sensible, sensuel et charnel deviennent, du coup, l'expression. La chair, et non seulement le sens, mise ainsi au service du cœur, se trouve alors à ce point habitée par l'esprit qu'elle devient le signe non plus seulement d'une amitié vraie accueillante à l'enfant qui en sera le fruit, mais du don de Dieu qui se fait de l'un à l'autre. Ainsi se dévoile, en plein mystère de l'amour vrai, la grandeur d'un sacrement capable d'opérer une telle unification de la personne. Aucun autre moyen ne peut lui être comparé en valeur d'efficacité, en vue d'aider à la réussite plénière de la vocation humaine. Aucun moyen, sauf le renoncement volontaire à l'expression charnelle et, en très grande partie, sensuelle, de l'amour, afin d'élever à un plan supérieur encore et pour des buts strictement surnaturels, la spiritualisation de tout le psychisme humain, au nom, toujours, du plus grand amour.

C'est au niveau de ces profondeurs qu'il devient possible de qualifier, en valeur humaine, les masques ou fausses conduites de l'amour.

Ce qui donne un sens humain à l'expression sensible, sensuelle, à plus forte raison, sexuelle, de l'amour, c'est l'accueil du cœur, la rencontre d'amitié dont elles s'efforcent d'être le signe. Que penser d'une conduite amoureuse empruntant tous les modes d'expression de l'amour tout en admettant froidement que cet amour n'existera pas ? Odieux mensonge, car la chair et le sens sont aveugles et ne savent point, alors, qu'ils n'ont aucune âme. Mensonge d'une expression de l'amour qui n'exprime plus rien que le vide et l'absence de ce dont elle se donne pour être l'expression. Le cœur s'abîme vite, à ce jeu sacrilège, bien autrement que le corps. Car l'expression humaine de l'amour reste ce qu'elle est : sensible et charnelle, par conséquent fragile et délicate, et sensiblement égale, qu'elle soit expressive d'un grand amour ou d'un égoïsme forcené. Il est facile, pour qui s'est moqué de l'amour, en jouant avec l'expression humaine que, normalement il se donne, de ne plus percevoir l'accueil du cœur dont elle sera le signe, peut-être pour de vrai, un jour entre les jours. Comment croirait-il à l'amour, celui qui a décidé de fermer son cœur dans l'expression même d'un accueil, auquel, par principe, il s'est refusé pour mieux jouir, injustement, de l'émotion absurde d'un amour qui n'existe pas, n'existera jamais ?

Mensonge aussi, celui d'une recherche simultanée d'un amour égoïste ou trop pressé. Celui-là non plus n'a point d'âme. Que penser, d'ailleurs, d'un accueil du cœur à l'être aimé, qui se veut oubli de soi et don total, dans le désir ardent de l'épanouissement de sa vocation humaine, et dont le premier effet sera de le mettre à mort, non dans son corps, ce qui pourrait n'avoir qu'une importance relative, mais dans son âme, à la source même de l'amour ?

Rien n'est moins accaparant, moins égoïste que l'amour, quand il est bien l'amour, accueil et complaisance. Rien, sur la terre des hommes, n'est moins compliqué ni plus simple, plus grand aussi.

— « J'avais une rose... Je crois qu'elle m'a apprivoisé...

— On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux ».

Tel est le mystère de l'amour vrai.

Ottawa, Collège Dominicain Benoît PRUCHE, O. P.

NOTES

1. SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, chap. XXI.
2. JEAN, 3, 16
3. I JEAN, 1, 10.
4. I JEAN, 1, 9.
5. I JEAN, 1, 16.
6. *Hébr.*, 12, 28. Cf. *Deut.* 4, 24.
7. JEAN, 15, 10.
8. JEAN, 15, 12.
9. JEAN, 15, 9.
10. MATTH., 22, 36-40.
11. *I Cor.*, 13, 3.
12. *I Cor.*, 13, 1.
13. *I Cor.*, 13, 2.
14. *I Cor.*, 13, 3.
15. *Actes*, 20, 35.
16. MATTH., 3, 17.
17. *Somme Théologique Ia-IIæ*, 25, 2 : « Ce qui tend vers un but, c'est clair, possède une aptitude pour ce but, ou s'y trouve proportionné. Nul ne tend vers un but disproportionné... Cette aptitude ou proportion d'un appétit pour quelque chose de bon, voilà l'amour. Ce n'est rien d'autre qu'une complaisance pour l'objet bon ».

Méditation sur un Vaudeville

Les « matinées classiques » de la Comédie française sont justement renommées. A notre jeunesse, plus encore aux jeunes étrangers, parfois même aux touristes plus mûrs, elles apportent une illustration vivante, inoubliable, de notre littérature dramatique. Il importe donc que les programmes soient établis avec un soin particulier. Or, il y a peu, c'est George Dandin qu'on offrait à ce public où, entre quelques vieilles demoiselles et quelques enfants, ne figuraient guère que de tout jeunes gens, des adolescents, le nombre des filles l'emportant de beaucoup sur celui des garçons. J'en fus un peu surpris.

Non qu'on y trouva cette apologie de l'adultère qu'on a parfois dénoncée chez Molière ; mais les événements y sont disposés de telle façon qu'ils aboutissent toujours à la confusion de la victime et au triomphe de ses exploiteurs sans scrupule. Et le spectateur de rire à ses dépens, tandis que les applaudissements semblaient approuver les coupables. Les moindres mots portaient, les allusions, les sous-entendus. Même si les plus jeunes auditeurs *se représentaient* mal ce à quoi tendent Léonore et son amant, ils comprenaient parfaitement que le pauvre Dandin était vaincu d'avance, et c'est de cette défaite qu'ils se divertissaient. Oubliant ou percevant mal l'intention de Molière (*George Dandin, tu l'as voulu)* ils ne songeaient guère aux dangers de ces alliances où, la vanité épousant la cupidité, celle-ci a tôt fait d'asservir celle-là. Que la jeune femme soit odieuse, redoutable, ils ne s'en soucient guère ; par définition, la victime est ridicule ; ils s'en gaussent à cœur joie, comme jadis du gendarme rossé par leur ami Guignol. Il leur faudra quelques années pour percevoir l'amertume — et donc la moralité foncière — de cette étude de caractère, de cette peinture de mœurs apparemment bouffonne. Tout cela gâtait quelque peu mon plaisir ; aujourd'hui encore je me demande si *George Dandin* doit trouver sa place dans les spectacles officiellement proposés aux jeunes.

Cependant je viens de me divertir fort à un vaudeville intitulé : « Si jamais je te pince » — Vous voilà renseigné sur la sublimité du sujet. De la Salle Richelieu, nous sommes grimpés à mi-côte de « La Butte », et, malgré le nom du Théâtre La Bruyère, nous sommes déjà près de Montmartre. Celui de Labiche seulement, non celui de Toulouse-Lautrec ou de Francis Carco, rassurez-vous.

Donc, non contents des engagements officiels, Eglantine et Marcel (j'ai oublié leurs vrais noms, mais peu importe) y ont ajouté un serment supplémentaire de fidélité absolue, sous peine de représailles immédiates : « Si jamais je te pince... ». Quelque chose comme le Serment des Horace devant l'autel de Junon, déesse du foyer domestique. Hélas ! professeur de musique, le mari a, sur le chemin du Conservatoire, rencontré une petite demoiselle Pichenette. Vous devinez la suite ; et aussi les suites. Car Eglantine sait tout ; et, un beau jour, à la terrasse d'un café où la spécialité des clients est de ne jamais consommer, elle attend de pied ferme l'infidèle ! Il arrive beau comme un gandin de la Belle Epoque, tenant au bout d'un doigt dédaigneux une ficelle où pend un homard aussi malodorant que cramoisi. Dispute, scandale public, préparatifs de rupture.

Et bientôt, au bras du vicomte de Saint-Gluten (ce nom savoureux est authentique) entourée de joyeux garçons, calottés de noir, gaînés de noir, le visage enfariné, bref, prêts à tous les entrechats, Eglantine pénètre dans un salon vieillot et cossu où l'on organise un bal pour l'entrée dans le monde d'une héritière un peu bossue. Orchestre réduit, mais quel conducteur : Marcel en personne ! Nouvel esclandre et encore à répétitions : chassé, Marcel revient comme « extra » et participe au service. Rechassé, il réapparaît en plantureuse prima donna et après quelques couacs d'émotion, il exécute une série de prouesses vocales qui tiennent du prodige : tour à tour soprano, mezzo, ténor, cette cantatrice qui, elle aussi, a failli être expulsée, déchaîne un enthousiasme irrésistible. Eglantine lâche Saint-Gluten et tombe dans les bras de son mari, repentant et victorieux. Tout est bien...

Hé ! oui. On a beaucoup ri (le meneur de jeu, Georges Vitaly, est prodigieux) et, de loin encore, on sourit sans remords. C'est qu'ici tout est fantaisie, cocasserie gratuite, folie pure et tellement débridée qu'on ne peut faire au sérieux aucune part. Rien ou personne n'est bafoué. A ce point, l'innocence n'est même plus en question. Cette simplicité ne saurait suffire à la grandeur d'une œuvre, encore moins d'un homme, et si Labiche n'avait jamais écrit que des « Si jamais je te pince », il y a longtemps que son nom aurait sombré dans les ténèbres. Mais ayant fait mieux, sensiblement mieux, nous ne lui jetterons pas à la tête la marotte dont il s'est pour un soir contenté.

Voilà bien des pitreries, n'est-ce pas ? — et qui ne tiennent guère les promesses de votre titre. Nous y arrivons au contraire.

Un homme est mort en décembre 1953, qui fut un saint religieux et un esprit éminent, dans le sens plein de ces mots. Il avait conquis l'estime du rationaliste renforcé qu'était P. Valéry et, je crois pouvoir dire, la confiance du positiviste qu'est encore A. Billy. L'Académie française de Descartes, et cette Académie Goncourt où Sainte-Beuve se serait peut-être senti bien chez soi, tout comme son biographe : l'opposition des deux Compagnies correspond fort bien à la diversité des deux hommes. Pour les avoir conquis l'un et l'autre, il fallait au P. Auguste Valensin une rare vigueur d'esprit, une non moins rare ouverture de cœur. Or cet homme a éprouvé un scrupule pareil au nôtre, devant la gaieté qu'excite si souvent l'infortune du mari de théâtre ou de fabliau. Soucieux cependant d'éviter un rigorisme inhumain, il a médité, et il a trouvé ceci qui n'est ni une dérobade ni un compromis.

Voyant dans le péché non seulement la transgression d'une loi abstraite mais une offense personnelle à Dieu le Père et plus encore à Jésus Rédempteur, il s'interdit désormais de rire ou même de sourire devant toute œuvre d'art « qui évoque le péché ». N'est-ce pas se boucher les yeux, les oreilles devant mille œuvres de valeur ? Attendez : « Quand le péché n'est pas réel, quand il est un élément d'une fable, le chrétien

peut, sans manquer à son Sauveur, faire la distinction et rire des circonstances qui peuvent être risibles, sans faire attention au péché ». Sur quoi, le Père précise : « Encore faut-il que le récit se prête à cette séparation et qu'on voie bien que le chrétien l'a faite... Question de tact, de mesure, d'opportunité ».

Pour lui, il s'entraînera « à fortement lier ensemble l'idée du péché et l'idée d'une blessure faite à Jésus... »

Faute de pouvoir s'élever si haut, le critique honnête homme trouve ici du moins une indication précieuse : c'est que la représentation exacte du mal ne prête pas au comique. Quand, pour réduire Agnès à une véritable servitude, Arnolphe lui propose ces dix commandements du mariage qui ne sont qu'une parodie sacrilège, Arnolphe cesse d'être ridicule pour devenir odieux. Cesse pareillement d'être drôle Figaro quand il dénonce dans le mariage « la plus bouffonne » des institutions humaines ; mais quand le héros de *Si jamais je te pince* se présente chez Mlle Pichenette avec son homard aromatique ; quand sa femme minaude auprès d'un Saint-Gluten, nous sommes d'avance rassurés et pouvons rire innocemment. Ne sommes-nous pas dans un monde où la gastralgie d'un clarinettiste peut fausser l'intrument lui-même et l'empêcher d'émettre certains sons ? A ce degré j'ose dire de « loufoqueries » le mal n'existe plus.

Au contraire, parce que *George Dandin* repose sur un fonds de vérité, il peut n'être pas sans inconvénient d'offrir à des adolescents l'occasion d'applaudir à l'infortune, même dérisoire, d'un mari berné.

Ici, d'ailleurs et pour rester dans le domaine de la nature, nous rencontrons une réflexion fort pertinente d'Anatole France : « Le comique devient vite douloureux lorsqu'il est humain », c'est-à-dire lorsqu'il s'exerce aux dépens d'une infirmité, d'une erreur, d'un défaut ou d'un vice humain. Douloureux, certes, pour qui réfléchit un peu ; et aussi, dans une certaine mesure, inhumain puisqu'il joue aux dépens de notre misère. Ainsi le problème du rire ne relève plus seulement de la physio-

psychologie, mais de la morale la plus quotidienne à la fois, et la plus délicate. Notamment à propos de la fidélité conjugale.

C'est elle, encore, qui met en cause une autre pièce inscrite aux récents programmes de la Comédie française : *La Parisienne* d'Henry Becque. A son apparition, vers 1885, elle fit scandale. Contre le titre on eut raison de protester : Clotilde Dumesnil n'a rien de proprement parisien, ni même de proprement français. C'est une redoutable coquette ; mais, sauf erreur, la coquetterie féminine est aussi indépendante de la chronologie que de la géographie. Célimène bourgeoise, Clotilde ment, trompe comme l'héroïne de Molière, avec cette aggravation que, mariée, elle n'en est plus aux bagatelles de la porte. Et pourquoi ces escapades ? Mais justement parce qu'elle est en possession de mari, c'est-à-dire, d'un brave homme aux ambitions médiocres et d'assez ternes agréments. Fidèle, d'ailleurs, aimant, discret, généreux, semble-t-il, et d'une confiance à provoquer le démenti.

Son ami Lafont est, naturellement l'ami de madame. Passionné, mais inquiet, soupçonneux, guetteur, inquisiteur, prompt aux scènes de jalousie avec menace de rupture, aux faux départs, aux repentirs immédiats comme aux retours intempestifs. Vous voyez le déroulement des scènes traditionnelles et les inévitables réactions de madame. Car tout est ici d'ordre psychologique et seules les incompatibilités de caractères provoquent une crise inévitable. Lafont part en voyage. Clotilde fréquente un monde fort brillant, intrigant et un peu suspect. Elle y trouve un jeune consolateur et, aussi, l'occasion de procurer à son mari un poste important que ses mérites (?) ne lui permettent pas de décrocher à lui tout seul.

Sur quoi, et des affaires de famille l'appelant en province le coquelin s'efface. Clotilde peut rentrer chez elle la conscience sereine : elle vient d'assurer à son mari une belle fin de carrière. Elle n'éprouve même pas le besoin de se dire « qui veut la fin... »

De son côté, Lafont a pu constater l'inefficacité des voyages comme thérapeutique sentimentale. Il revient juste à temps pour féliciter Du-

mesnil de son avancement et reprendre auprès de Clotilde la place qu'il n'avait fait que prêter à un intérimaire. La paix dans l'irrégularité, l'ordre apparent dans le désordre profond.

La pièce n'est pas pour autant scandaleuse, au moins pour qui sait lire. Pas un instant, Becque n'a songé à nous amuser, au sens propre du mot. Çà et là, une réflexion niaise ou impertinente, une rencontre imprévue nous apportent une détente nécessaire ; jamais l'écrivain ne nous présente le mal comme plaisant en soi. Sous sa plume, Clotilde devient redoutable, sinon odieuse ; Lafont a quelque chose d'un fantoche et nous pouvons rire de ses infortunes, puisque c'est son bonheur qui serait scandaleux. Quant à Dumesnil, il est le... mari, c'est-à-dire l'éternel sacrifié. Mais sans nous méprendre sur son mérite, il ne nous est pas antipathique et non sans consistance, et peut-être nous lui accordons une sympathie apitoyée. Médiocre, il n'est pas vil, ni méchant. Le jour où il serait informé, ce simple serait, je crois, très malheureux et avec une certaine dignité. Un bon chien, sans grande finesse, mais dont le regard peut un jour émouvoir.

Ainsi, cette pièce dure, âpre, trouve sa moralité dans son amertume même. Elle relève de la satire, qui ne provoque pas nécessairement le rire. A la lire, à l'apprécier, le P. Auguste Valensin n'aurait éprouvé aucun scrupule. Ni même à la voir jouer ; car tandis que l'acteur chargé d'incarner Dandin est un étonnant bouffon, M. Chamarat joue Dumesnil avec une bonhomie discrète et porte la redingote et la large cravate plastron, le col dur et les manchettes empesées sans ressembler le moins du monde à M. Prudhomme.

Quant à Georges Vitaly (*Si jamais je te pince*) il dériderait les pires hypocondres, purgeant de tout venin les choses, les événements et les hommes. S'il a le diable au corps, c'est le meilleur des diables bons enfants. Voici donc un autre sujet de réflexion : la part de l'acteur dans l'éclairage moral d'une œuvre. Nous y reviendrons peut-être un jour, surtout si notre cher ami le P. Carré veut bien nous y aider.

Pour conclure, je vous signale un contraste que nous propose l'actualité. Pas très loin du Théâtre La Bruyère où triomphe Labiche, voici chez Hébertot *l'Enfant Prodigue*, drame évangélique éminemment gidien. Tout y est austère, le décor misérable qui n'annonce guère la demeure d'un homme riche, le parti pris de rencontres nocturnes, la succession de scènes douloureuses ou sévères, et, dans une espèce de niche ténébreuse, ce personnage drapé de noir (un dieu terne en deuil !) à la figure blafarde, qui annonce, commente et conclut. Pas un sourire, pas une lueur, pas une minute de détente. Le style lui-même, savant, apprêté, ajoute à la rigueur générale. A la facticité aussi des paroles et des actes. Tout est d'un didactisme rigoureux, tout prépare une conclusion voulue comme exemplaire : l'évasion du dernier fils qu'a séduit, dès le premier jour, la fuite de son aîné, et qui n'accepte pas la leçon de son retour. Aucune violence d'ailleurs, mais la tactique insidieuse du chef invisible qui dicte à chacun les attitudes, des gestes, des paroles de commande. Chacun paraît agir selon son caractère ; de fait il joue le rôle de sa fonction. Au sens propre du mot, il est un « personnage » de théâtre traditionnel, conventionnel autant que le « Pantalon » ou le « Matamore » de la farce italienne. Mais ils parlent tous si bien que beaucoup les prendront au sérieux. Danger bien plus grave que celui de la bouffonnerie appliquée aux choses respectables. Il n'y a ici ni dérision ni parodie, mais corrosion par le dedans, sape discrète, ravage de termite. Cependant ce travail est-il encore efficace ? L'accueil de la critique permet d'en douter. L'habileté de Jacques Hébertot a été d'annoncer l'essai gidien sur la même affiche qu'un drame espagnol haut en couleurs et riche de violence, *Balmaceda* de Maurice Clavel. Le spectacle commençait par *l'Enfant prodigue*, on ne pouvait guère y échapper. Heureusement Maurice Clavel a bientôt exorcisé le spectateur d'un Gide suspect à force d'artifices.

Gaillard de Champris

N. B. — Les paroles citées plus haut du R. P. Auguste Valensin se trouvent dans *La Joie dans la Foi*, recueil de méditations publié par J. Aubier (Editions Montaigne). Chez le même auteur vient de paraître *Le Christianisme de Dante*, travail d'un érudit, d'un lettré, d'un prêtre qui ramenait tout, même le profane, au service de Dieu.

Service Social

L'évolution d'une Institution sociale

Au Canada, comme dans la plupart des autres pays, l'expression « service social » appartient essentiellement au XXe siècle. Elle éveille surtout en nous l'idée de la législation de bien-être social, des agences bénévoles de bienfaisance d'intérêt local et des institutions qui ont grandi sous l'égide d'organismes religieux ou autres, et dont le but est de régler les problèmes de bien-être social avec lesquels notre société moderne et industrialisée est aux prises.

Nous, qui nous intéressons au perfectionnement des techniques et des méthodes de fonctionnement, sommes tous inévitablement portés à oublier ou à déprécier la dette que nous devons aujourd'hui à nos prédécesseurs dans le domaine du bien-être social et en d'autres champs d'action. Il nous serait peut-être utile, par conséquent, de jeter un regard en arrière sur les origines et l'évolution primitive de nos traditions et institutions de service social, avec l'espoir que, de cette façon, nous atteindrons à une perspective plus raisonnée des problèmes et des questions de service social qui nous assaillent aujourd'hui.

La raison d'être de nos programmes de service social est, naturellement, notre souci du bien-être humain, l'intérêt que nous portons à la personnalité humaine, et notre croyance en la dignité de l'être humain. Ces attitudes, à leur tour, trouvent leur aspiration et leur inspiration dans notre héritage chrétien à tous.

L'une des différences essentielles entre notre civilisation chrétienne et celle des sociétés romaine et grecque qui l'ont précédée est que, dans celles-ci, on ne trouve pas le même souci de la protection et du progrès de la personnalité humaine. Dans la société grecque, il était de pratique courante de laisser les nouveaux-nés du sexe féminin sur le flanc des collines pour y mourir. La société romaine d'avant l'ère chrétienne montrait le même désintéressement pour la valeur de chaque vie humaine. Le *pain et les jeux* (*panis et circenses*) du premier siècle avant Jésus-

Christ ne constituent pas les débuts primordiaux de nos services sociaux contemporains dans le domaine des secours et des loisirs. Si on les fournissait, ce n'était pas tant par désir humanitaire de satisfaire aux besoins du peuple ; c'était plutôt un geste arrogant, impérieux et méprisant au moyen duquel les dirigeants aristocrates du temps mataient l'agitation et les impulsions désordonnées de masses sans foi ni loi.

Ce n'est que lorsque nous passons à l'ère chrétienne, où l'on accepte l'idée que l'homme est fait à l'image de Dieu, que nous retrouvons des indices d'intérêt social envers la vie d'êtres humains pris en leur particulier, envers la dignité de la personne humaine et envers le développement de la personnalité humaine, lesquels devaient plus tard fournir l'élan et l'inspiration au développement de nos services sociaux actuels.

Les premières indications précises de nos services sociaux actuels remontent peut-être à l'établissement, au moyen âge, des *hospices* (*hospitia*) par des ordres religieux et monastiques en divers points de l'Europe. Ces *hospices* établis à divers points le long des routes et des sentiers de l'Europe, fournissaient, tour à tour, l'abri au voyageur solitaire, l'hospitalisation au malade et un refuge à l'infortuné et au vieillard. L'hospice a été le précurseur de toutes les institutions de service social au cours des siècles qui ont suivi : l'hôtellerie pour le passant, dans les collectivités urbaines, l'hôpital des temps modernes, l'orphelinat, le foyer des vieillards, et ainsi de suite. La désignation même se retrouve dans nos services sociaux actuels, dans les mots *hôpital*, *hospice*, *hôtel* (en anglais *hostel*), hôtellerie et dans le mot allemand *hospiz*.

Au cours de tous les siècles du moyen âge, l'Eglise chrétienne, et elle seule, gardait vivant ce concept de charité chrétienne, de la fraternité humaine, et cette croyance en la valeur de la vie et de la personnalité humaines qui sont à la base même de tous nos services sociaux du XXe siècle. A ces époques, le gouvernement, en tant que tel, se souciait peu du bien-être humain et ne s'occupait pas de fournir les services que nous regardons aujourd'hui comme fondamentaux et essentiels à une honnête existence.

C'était aussi l'ère de la féodalité. La tradition voulait que le « Seigneur » assumât certaines responsabilités à l'égard de tous les gens qui vivaient sur son domaine. Les serfs — c'est-à-dire, les travailleurs et leurs familles — constituaient dans un sens très particulier la propriété du seigneur à peu près de la même façon que l'on considérait le bétail et les autres biens matériels comme appartenant au seigneur.

Ces relations entre seigneur et serf imposaient toutefois au premier des responsabilités en même temps qu'elles lui conféraient des pouvoirs et privilèges spéciaux. Le serf pouvait, de ce fait, s'attendre de la part de son seigneur et maître, à plusieurs genres de protection que nous fournissons aujourd'hui à toute la localité par le truchement de nos organismes de bien-être social.

Le système féodal, à la vérité, contenait en lui-même, une sorte de système de sécurité sociale. Le serf n'avait alors aucunement lieu de craindre le chômage. Sa subsistance ordinaire, ses besoins de nourriture et d'abri et de vêtements primitifs et toutes les nécessités fondamentales de la vie lui étaient automatiquement pourvus par le seigneur ; en retour de cette protection, le serf était lié à son seigneur à peu près de la même façon qu'un esclave l'est à son maître.

Vint un temps, naturellement, où le système féodal commença à se désintégrer, ce qui força des centaines de milliers de gens qui avaient connu jusque-là une certaine sécurité sociale à briser avec la coutume et à s'aventurer seuls dans un monde étrange et nouveau. Ce fut une période également où l'Eglise connut les tensions et les difficultés qui la rendaient moins en mesure qu'auparavant de s'occuper des besoins sociaux et économiques de toute la population. Ce fut la période de la Renaissance et de la Réforme, de la désaffectation des monastères en Angleterre et de l'émergence de toute une variété de croyances protestantes qui s'étaient détachées de ce qui auparavant était le roc solide d'une seule foi chrétienne.

Ce fut au cours de cette période, alors que la société étroitement intégrée au système féodal commençait à faiblir et que l'Eglise, à cause du

jeu des forces de division et d'instabilité dont j'ai déjà parlé, devint, par conséquent, moins en mesure qu'auparavant de s'occuper des besoins sociaux et économiques de toute la collectivité, que le gouvernement fit son apparition sur la scène pour la première fois et accepta ses premiers éléments de responsabilité.

En Angleterre, par exemple, sous le règne d'Elisabeth, les lois d'assistance publique de 1601 sont généralement considérées comme la première entrée en scène de l'autorité publique dans le domaine des services sociaux. Si l'on scrute ces lois aujourd'hui, on est porté à conclure qu'elles sont antisociales plutôt que sociales parce qu'elles ont une nature tellement restrictive et répressive. Elles reflètent, de fait, la nécessité où l'autorité publique s'est vue de pénétrer dans ce domaine lors d'une crise où des milliers de gens devaient soudainement voir à eux-mêmes, à cause des circonstances décrites ci-haut. A cette époque-là, l'Etat dut donc intervenir afin de sauvegarder l'ordre public, imposer par la loi aux individus l'obligation de rester en place et, par conséquent, imposer en même temps à la paroisse ou à la collectivité locale la responsabilité de veiller aux besoins de leurs habitants.

Nous voyons dans ceci, sous une forme primitive, la naissance du concept de responsabilité collective ou locale, responsabilité qui, dans les siècles qui suivirent, en vint à s'exprimer de multiples façons — parfois sous forme d'action bénévole de la part des groupes communautaires, parfois par le truchement de l'action statutaire ou législative de la collectivité agissant par l'intermédiaire de ses représentants élus à divers échelons du gouvernement.

Le développement de ce nouveau concept de responsabilité communautaire ou gouvernementale en ce qui concernait les besoins sociaux et économiques de la population ne signifiait pas cependant que les institutions de service social élaborées par les ordres religieux furent remplacées par ces nouveaux genres d'organisation sociale. Au sein de leurs propres dénominations, les divers groupements confessionnels continuèrent de développer et d'élaborer leurs propres systèmes de service social, princi-

palement dans le but de desservir leurs propres adhérents. Les institutions de service social de l'Eglise catholique, à cause de leur plus longue histoire et de leurs traditions plus fortes, continuèrent de croître, de se développer et de progresser jusqu'à nos jours. La preuve de leur survivance et de leur présent état florissant de santé et d'activité se constate dans les réseaux puissants et actifs des services sociaux catholiques établis aujourd'hui dans chaque important centre du Canada et des Etats-Unis, sans parler des nombreux autres pays du monde où ces institutions catholiques de service social existent et sont très actives.

Les entreprises de service social des diverses dénominations protestantes ont, à l'inverse de celles des catholiques, eu tendance à se fondre et à s'intégrer plus étroitement avec les initiatives philanthropiques et sociales de toute la collectivité. Par suite, et bien qu'il existe encore plusieurs agences locales de service social dont le nom et les traditions montrent leur ancienne affiliation à une dénomination ou à une autre de la foi protestante, les services sociaux bénévoles de la localité canadienne typique peuvent maintenant se distinguer assez nettement comme relevant de deux principaux secteurs : celui de l'activité de service social ordinairement dirigé à l'échelon du diocèse sous les auspices des autorités ecclésiastiques catholiques, et l'autre important secteur des agences de service social ordinairement désignées œuvres de bienfaisance locales ou non-confessionnelles.

Dans tout ceci, cependant, nous allons un peu trop vite. L'élément suivant d'importance majeure dans l'évolution de nos systèmes modernes de service social se retrouve dans la révolution industrielle qui a tellement changé la face de l'Angleterre et de la France au commencement du XIXe siècle et qui, de la même façon, a exercé une si profonde influence sur l'évolution de nos modes de vie communautaires sur ce continent.

Avec l'avènement de la révolution industrielle et la naissance de la grande agglomération urbaine, moderne et industrialisée, nous commen-

çons à apercevoir ces forces sociales et ces systèmes sociaux qui, plus tard, engendreront nos services sociaux au sens moderne du mot. L'âge de la machine obligea, en les attirant par la rémunération offerte, des centaines de milliers de soutiens de famille à quitter la sécurité relative, mais rudimentaire, de leur mode de vie rural pour aller dans les villes encombrées où ils pourraient être près de l'usine, du bureau et du magasin. La croissance des villes en Angleterre, en France, aux Etats-Unis et au Canada, suivant de près la révolution industrielle, eut, au nombre de ses conséquences, le développement de toute une nouvelle gamme de problèmes sociaux, sanitaires et économiques.

La pénurie d'aménagements convenables suscitait manifestement des problèmes d'hygiène publique et ces problèmes, pour autant qu'ils n'étaient pas résolus, présentaient un risque pour la santé et la vie de tous les habitants des nouvelles agglomérations urbaines. La croissance rapide des villes et le dénuement de ceux qui venaient gagner leur vie dans les usines, les bureaux et les magasins, suscitaient de graves problèmes dans le domaine du logement. Le travailleur lui-même, passant de l'économie de subsistance du mode de vie rural à son nouvel emploi dans la grande ville, n'avait pas les ressources financières qui lui auraient permis de se bâtir une maison. D'autre part, le propriétaire d'usine ne se croyait pas tenu de voir au logement de ses nouveaux employés. Rien d'étonnant donc à ce que le problème du logement ait été un des premiers problèmes d'ordre social de la nouvelle société urbaine, amenant à sa suite tout un cortège d'autres problèmes sanitaires, sociaux et économiques.

La nature précaire de l'embauche industrielle dans ces nouvelles agglomérations urbaines offrait un risque de plus pour le travailleur et sa famille, celui de l'impuissance économique en temps de chômage involontaire. C'était là un phénomène inconnu de la société rurale où une famille pouvait toujours subvenir à ses besoins avec les fruits de son travail et où il n'y avait jamais de chômage tant qu'il y avait de la besogne à abattre sur la ferme.

Et même dans le domaine des loisirs, la croissance au hasard de la nouvelle agglomération urbaine, avec ses rangées serrées de maisons sur des rues étroites, privait la jeunesse d'une saine récréation dont elle jouissait auparavant.

Les résultats de tout cela étaient inévitables : taudis urbains, épidémies graves, éruptions générales de maladies contagieuses, telles que la fièvre typhoïde et la tuberculose, l'accroissement alarmant du crime et de la délinquence, le relâchement des mœurs, la désintégration de la vie familiale ; au milieu de tout cela, un sentiment croissant d'insécurité économique et sociale de la part des salariés qui n'avaient ni terre, ni biens, et escomptaient uniquement sur la continuité de leur travail à l'usine pour éviter de crever de faim, eux et leurs familles.

Ce fut dans une telle période que nos localités canadiennes commencèrent à prendre leur forme actuelle. Le modèle suivi par notre société canadienne a naturellement été influencé par toutes ces tendances de notre première histoire, surtout ces influences portant sur nos formes d'organisation sociale dont nous avons hérité de nos ancêtres français et anglais. Partant de cette histoire et de ces traditions, nous avons commencé à édifier notre propre société canadienne bien distincte, caractérisée par des institutions et systèmes sociaux bien canadiens.

Considérons maintenant ces éléments qui ont conduit au développement de notre armature typiquement canadienne de service social, au cours des cinquante à soixante-quinze dernières années.

L'une des caractéristiques les plus frappantes de cette évolution réside dans la manière dont nos établissements de service social se sont, de fait et dès leurs débuts, développés en conformité fidèle avec notre héritage culturel et les conditions ambiantes qui prédominaient dans une société dont les services sociaux formaient une partie intégrante. Nous n'avons, par exemple, qu'à considérer le mode distinctif du développement du service social dans la province de Québec pour comprendre jusqu'à quel point ces facteurs d'héritage culturel et de milieu dirigent

la croissance de tous nos services sociaux. Ce qui est vrai pour la province de Québec s'applique, de façon moins évidente peut-être, aux neuf autres provinces canadiennes.

En réalité, l'extension de nos services sociaux en ce pays est, comme tous les autres aspects de notre vie communautaire et nationale, un produit, une évolution de notre passé, une conséquence logique et inéluctable des traditions et des cultures que nos ancêtres ont apportées ici. Lorsque les Canadiens du début de la colonie établirent le premier système duquel, à l'échelon local et gouvernemental, nos services sociaux ont découlé, il était inévitable qu'ils tinssent compte, dans un pays immense mais non peuplé, de tous les facteurs de géographie, d'espace, de langue, d'origine raciale, de religion et de tradition. Tous ces facteurs ont conspiré inéluctablement à créer les cadres où ont évolué ici notre existence et nos institutions sociales. Ces mêmes facteurs continuent d'influer sur l'évolution de nos services sociaux, même à l'heure actuelle.

Songez un moment à l'influence du facteur géographie sur l'évolution de nos cadres et de nos institutions de service social. Les premières provinces qui s'unirent en 1867 et un peu plus tard pour former la Confédération canadienne constituaient toutes, en réalité, des « îlots » culturels ou géographiques d'une sorte ou d'une autre, quatre entités distinctes au point de vue géographique, culturel, ethnique et linguistique. Est-il étonnant que les Pères de la Confédération aient, en face de cette situation, décidé que, dans les questions intéressant la population d'aussi près que les services sociaux, la solution des problèmes relatifs à l'existence quotidienne d'êtres humains soit réservée aux autorités locales, les seules, en effet, qui étaient en mesure de s'en charger à cette époque-là ?

N'oublions pas non plus que nos ancêtres ne connaissaient pas encore très bien une institution avec laquelle ils sont devenus peut-être trop familiers par la suite : celle du gouvernement. Nos institutions gouvernementales étaient neuves et inexpérimentées. En certains endroits du pays, celles que les colons avaient établies à leur arrivée, avaient été

anéanties, et d'autres, nouvelles et différentes, leur avaient été imposées. Peut-on se surprendre si, dans toutes les parties de ce pays neuf, la décision inévitable voulant que la responsabilité de fournir les services sociaux requis incombât à la localité elle-même ait été suivie d'une autre décision inéluctable, à l'effet que les institutions religieuses connues, respectées, aimées et jouissant de la confiance du public, fussent chargées de diriger ces entreprises humanitaires et charitables ?

Il était encore inévitable que, dans un pays au visage complexe et varié comme le Canada, un autre principe présidât à l'évolution de nos services de bien-être social : celui de la diversité et de la variété, celui de l'unité fondée sur les divergences légitimes. Il était naturel, il était inévitable, pour les catholiques, d'organiser les programmes de bien-être social sous l'égide protectrice de l'Eglise elle-même. Il ne s'agissait pas là d'une décision calculée et formelle, prise à un moment quelconque, mais d'une coutume séculaire qui, comme nous l'avons vu plus haut, remonte à travers les siècles au début de l'ère chrétienne. Il était naturel également, pour nos compatriotes israélites, dont la foi et les traditions remontent encore plus loin dans le cours des âges d'éprouver la nécessité de continuer à s'en remettre à leurs propres organismes raciaux et religieux, aux institutions qui les avaient soutenus, à travers les siècles, dans les épreuves et les tribulations. Il était aussi inévitable et compréhensible que, de la variété presque infinie des sectes protestantes, surgît dans le domaine du service social, l'institution bénévole que l'on désigne aujourd'hui du nom d'agence communautaire de bien-être — large organisme communautaire qui dessert diverses dénominations religieuses, service institué à l'intention de la collectivité tout entière, qui collabore avec l'Eglise et prête son aide à tous, sans distinction de race, de couleur ou de croyance.

Toutes ces particularités de notre développement ont concouru, avec les facteurs géographiques et les autres facteurs déjà mentionnés, à établir les cadres qui sont, aujourd'hui, ceux des services sociaux. C'est sur ces fondations que nous continuerons d'édifier les institutions de ser-

vice social qui, dans l'avenir, seront mises au service de notre pays et de notre population.

Pendant les premières années du vingtième siècle, nous avons établi sur ces bases une variété presque infinie d'entreprises de bien-être social privées et bénévoles, employant une infinité de moyens et fonctionnant sous des auspices infiniment variés. A certains moments, cette floraison d'agences de bien-être privées est devenue un peu chaotique, quelque peu confuse et anarchique, semblable à la végétation luxuriante de la jungle tropicale. Mais, l'esprit d'initiative aidant, nous avons conçu, afin de régler le problème soulevé par le nombre et par la variété de nos agences de service social, un nouveau type d'institution de service social. Nous avons établi dans nos grands centres des agences que nous appelons des agences d'organisations communautaires, des conseils d'œuvres sociales, dont le but est de mettre de l'ordre dans le chaos, de redresser les voies, d'éliminer les chevauchements, de coordonner et d'organiser le service social de toute la collectivité. De cette façon, nous commençons à introduire dans le secteur privé non-gouvernemental, du bien-être social, une raison d'être, un plan, un semblant d'ordre et d'organisation, qui n'est pas nécessairement de l'uniformité, et qui laisse encore libre jeu à la diversité, à l'expérimentation et à toutes les qualités de l'entreprise privée de bien-être social qui constituent la force caractéristique de l'action d'où l'ingérence gouvernementale est bannie.

Enfin, nous avons vu se développer au cours des dernières décennies, et dans une proportion plutôt imposante, les grands services sociaux publics du Canada qui fonctionnent sous la direction des administrations municipales, provinciales et fédérales. Ces services, eux aussi, se sont développés, dans une grande mesure, conformément avec nos exigences constitutionnelles, nos cadres culturels, nos conditions géographiques et nos traditions historiques. Notre pays, comme tous les autres pays industriels modernes, a dû renoncer au mode de vie concentré, indépendant, si caractéristique de la communauté rurale qui existait il y a un demi-siècle, pour adopter le mode de vie beaucoup plus précaire, beaucoup plus

interdépendant de la communauté industrielle moderne. De fait, sous nos propres yeux, le Canada a évolué d'une économie rurale et non industrialisée vers une forme industrielle moderne de société où le besoin de vastes services de bien-être social a considérablement augmenté, un besoin qui, à cause de son envergure au point de vue financier, dépasse manifestement les ressources de la philanthropie privée, et qui ne peut être satisfait que par l'autorité publique elle-même, dans l'exercice de ses prérogatives.

Au cours de la dernière génération, nous avons été témoins, en notre pays, de la croissance étonnante des responsabilités sociales du gouvernement à tous les échelons. A mesure que le fardeau financier devenait plus lourd, de décennie en décennie, nous avons constaté la tendance inévitable à retirer la responsabilité financière et administrative tout d'abord des agences et institutions de service social non gouvernementales pour la confier à l'autorité publique et par stades progressifs, des autorités municipales aux provinces et de celles-ci au gouvernement fédéral ou national.

Ce n'est pas ici l'endroit où discuter si la tendance que nous venons de décrire est saine ou dangereuse. Qu'il suffise de faire observer le fait que la tendance existe et qu'on peut la reconnaître à travers plusieurs décennies de l'histoire canadienne récente. C'est aussi une tendance qui a caractérisé le développement des services sociaux et des institutions dans d'autres pays du monde dont les formes de gouvernement ressemblent beaucoup à la nôtre.

Maintenant, en 1955, par suite du développement de ces tendances, nous possédons un modèle vaste et varié de législation de bien-être social au pays : allocations familiales, sécurité de la vieillesse et assurance-chômage, ainsi que toute une variété de prestations sociales pour les anciens combattants, pourvues au niveau fédéral ; ensuite comme corollaire, une série complète de programmes à participation provinciale et fédérale ; assistance-vieillesse, allocations aux aveugles, aux invalides,

etc., troisièmement, toute une gamme de dispositions de bien-être social dont la seule responsabilité ressort au gouvernement provincial : allocations maternelles, lois sur la protection de l'enfance, programme de soins pour les vieillards, etc ; quatrièmement, une série de programmes menés en association par les autorités provinciales et municipales ; cinquièmement, un certain nombre d'initiatives de bien-être social administrées exclusivement par les autorités municipales ; enfin, et ce sont peut-être les plus importants de tous, une variété infinie de programmes de santé et de bien-être social, exécutés sous des auspices non gouvernementaux, soit par des agences locales de bienfaisance ou par des institutions de service social d'un caractère religieux ou confessionnel.

Nous ne paraissons jamais faire les choses simplement au Canada. Comme peuple nous sommes un complexe, un mélange de plusieurs groupes raciaux et culturels différents. Notre système de gouvernement constitue un réseau complexe de relations fédérales-provinciales-municipales. L'infinie variété de conditions dans les diverses régions du Canada rend impossible l'application efficace d'une formule simple dans tout notre vaste pays. Il en est ainsi de nos institutions de service social. Nous y voyons un réseau complexe d'arrangements, une grande variété de modèles ; un étranger qui arrive au pays peut fort bien s'étonner du modèle qu'a pris notre système de service social et y perdre son latin.

Mais n'oublions pas qu'il s'agit en même temps d'une saine variété, d'une croissance active et vigoureuse. Notre armature de service social n'est pas toute d'une pièce. C'est plutôt une mosaïque qui reflète fidèlement l'infinie variété d'influences qui trouvent leur origine dans les traditions culturelles de nos ancêtres qui ont aidé à façonner, à influencer le développement de notre société canadienne dans sa forme actuelle. Dans cette diversité, si nous restons fidèles à nous-mêmes, nous finirons par trouver l'unité qui est notre objectif social commun et que tout Canadien de bonne foi recherche.

George F. Davidson,
Sous-ministre du Bien-Etre social

Le sens des faits

Cinquante ans de vie religieuse

Le 8 janvier, à Montréal, au Monastère des Religieuses Adoratrices du Précieux-Sang, se sont déroulées des fêtes émouvantes et significatives, même si elles restent inconnues du grand public.

Ce jour-là, en effet, la Révérende Sœur Marie-du-Rosaire y célébrait son cinquantième anniversaire de profession religieuse. En janvier 1905, elle s'était donnée pour toujours au Seigneur, après deux années de postulat et de noviciat. Et la jeune fille qui, au début du siècle, frappait à la porte d'un monastère, de fondation récente, dans la région montréalaise, eut l'occasion, l'honneur et le privilège de revivre, en ce jour du 8 janvier 1955, à cinquante ans de distance, des heures bénies, inoubliables ; mais cette fois, à titre de vénérable ancienne de la maison, entourée du respect, de l'estime et de l'affection d'un groupe de parents et d'amis heureux de se joindre aux Religieuses Adoratrices pour remercier de ses bienfaits le Maître des divines moissons.

Marguerite Marion — car c'est ainsi que s'appelait Sœur Marie-du-Rosaire avant son entrée dans le cloître — est l'avant-dernière d'une famille de dix enfants dont quatre optèrent pour la vie religieuse. Deux d'entre eux ont déjà reçu leur récompense : la Révérende Sœur Marie-de-la-Miséricorde, de la Communauté des Sœurs de la Miséricorde, décédée en 1935, après plusieurs années de fructueux apostolat au Canada et aux Etats-Unis ; le Révérend Père Albert Marion, dominicain, de regrettée mémoire, ancien régent des Etudes à Ottawa, Maître en Sacrée Théologie, professeur renommé pendant près d'un quart de siècle et surtout auteur d'un ouvrage courageux — et orthodoxe — en 1923, sur *Le problème scolaire en Ontario*. Le Père Albert Marion était bien de la lignée d'illustres dominicains qui mènent le bon combat pour la Vérité, même à titre de « francs-tireurs de l'orthodoxie » comme se plaisent à le signaler certains adversaires. Un autre frère l'y avait précédé dans l'Ordre de saint Dominique. Grâce à Dieu, il peut encore le servir honorablement, malgré son âge avancé : c'est le T. R. P. Mannès Marion, Supérieur de la « Maison des Retraites Fermées » à Douville, Saint-Hyacinthe.

Comme l'on pense bien, ce frère qui avait reçu les premiers vœux de la jubilaire, il y a cinquante ans, fut invité, en ce matin du 8 janvier 1955, à célébrer une fervente messe d'action de grâces, assisté des RR. PP. Antonin Lamarche, O. P. et Paul-Marie Leclerc, O. P., aumônier des Religieuses du Monastère du Précieux-Sang de Notre-Dame de Grâce.

Cette messe d'action de grâces revêtit la splendeur d'une messe pontificale dans son rite si solennel. Son Excellence Monseigneur J.-C. Chaumont au trône pontifical avait tenu à rehausser de sa présence l'intimité de la réunion et à lui conférer ainsi son sens profond et sa portée véritable. Cette obligeance dont l'évêque auxiliaire est coutumier, fut très sensible aux Religieuses Adoratrices et a été magnifiquement soulignée par le neveu de la jubilaire, l'abbé Paul-Marie Séguin, aumônier de la Crèche Saint-François-d'Assise, rue Notre-Dame, Montréal, lorsqu'à l'évangile, il prononça le sermon de circonstance. Il se révéla orateur sacré de grande classe. A une haute élévation de pensées, il sut joindre, en une forme classique, des propos en parfaite harmonie avec les sentiments de la jubilaire. Il se constitua le porte-parole de tous pour lui offrir avec ses félicitations, ses meilleurs vœux d'apostolat toujours plus fructueux dans la vigne du Seigneur.

Après la messe, le parloir fut assiégé par une cinquantaine de parents et d'amis, venus de la région et de l'extérieur pour prendre part à cette fête. A qui mieux mieux, ils prodiguèrent leurs félicitations à la jubilaire, ornée d'une couronne reçue des mains de Son Exc. Mgr Chaumont, à l'issue de la messe. Grâce à une faveur spéciale de l'évêque auxiliaire, un guichet de la grille du parloir s'entrouvrit afin de permettre à tous de donner une affectueuse accolade à la jubilaire. Privilège exceptionnel dont tous les bénéficiaires garderont à jamais le souvenir.

Un frugal dîner monastique réunit la plupart des parents invités et divisa, en deux parties, un parloir qui, en temps normal, eût certes violé les règlements du monastère. Puis, à 4 heures 30, le Salut du Très Saint Sacrement mit un terme à une journée qui restera à jamais gravée dans l'esprit et le cœur de tous ceux qui en furent témoins.

Elle prêterait à maints commentaires. Qu'il soit permis à un profane d'en souligner quelques-uns.

Combien dans le monde pestent contre la sévérité des règlements édictés pour religieux et religieuses ! Combien y voient un mépris des lois les plus élémentaires de l'hygiène, une transgression quotidienne de l'art de vivre selon les normes de la Science telle que constituée au XXe siècle ! Or il arrive que ces « enfants du siècle » — au sens accrédité et non péjoratif du terme — sont très souvent emportés par une crise cardiaque sans avoir pu doubler le cap de la cinquantaine ou de la soixantaine. D'autre part, des religieux et des religieuses, volontairement astreints aux rigueurs d'une vie faite de perpétuels renoncements, réussissent à se rendre, d'un pas allègre, jusqu'à leurs quatre-vingts ans bien comptés.

Comprenne qui pourra cet apparent illogisme ! Ou plutôt admettons modestement que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres et que, à ses yeux, la sagesse humaine se révèle bien fragile et incomplète.

Pour nous, gens du monde, l'apostolat se conçoit difficilement sans l'usage de la plume ou de la parole. L'apostolat de la prière ? On lui rend un faible hommage, du bout des lèvres. Pourquoi faut-il que l'exemple d'une sainte Thérèse convertissant, par ses mortifications et ses prières, plus de païens, d'hérétiques et d'infidèles que les missionnaires par leurs prédications, trouve chez l'immense majorité des laïcs si peu d'imitateurs ? Quelques heures passées dans un monastère de religieuses cloîtrées, comme celui du Monastère du Précieux-Sang, à Montréal, constituent pour ces incorrigibles bavards que nous sommes, pour tous ceux qui se livrent à une incontinence de plume ou de langage, une bonne leçon de modestie ainsi qu'un opportun rappel au sens des proportions et de la réalité.

Enfin, à une époque, de plus en plus matérialisante, où tant de gens ne pensent qu'à eux et qu'à leurs plaisirs, légitimes ou non, il convient de signaler que d'autres, au seuil de leurs vingt ans, se vouent entièrement au Christ, décident de s'oublier à jamais afin de mieux servir les intérêts supérieurs de la Patrie et de l'Eglise. Il ne faut pas, même aux heures catastrophiques de l'Histoire, désespérer d'une civilisation qui, parmi tant d'ivraie, produit de pareilles fleurs et de pareils fruits.

Testis

Lettre sur l'étude de la Philosophie

Quelle attitude faut-il prendre quand on aborde la philosophie ou n'importe quelle autre science vivante ?

D'abord, « il faut être très patient ». Du calme, du calme, du calme. « Patience, patience dans l'azur, chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr ». *Stop, Look, Listen.* Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Si tu veux faire une philosophie qui ait un sens, si tu veux t'imprégner d'une mentalité nécessaire pour cela, lis et relis *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. Apprends-le par cœur, surtout le dialogue avec le renard.

Dans ces années de philosophie, tu auras sans doute à lutter contre la paresse intellectuelle des formules philosophiques ; et ta lutte sera d'autant plus dure que certains de tes manuels en seront les formulaires...

Mais sache oublier ceux-là en te disant que la qualité de ta philosophie ne dépend pas de la leur.

Le sens des faits

Au début, au collège et longtemps après, familiarise-toi avec les principes fondamentaux sur lesquels toute notre connaissance est basée ; principe d'identité ou de non-contradiction, principe de raison d'être ; n'apprends pas par cœur la définition du syllogisme ou du sophisme, mais rends-toi compte (*to realise*) personnellement de la valeur d'un raisonnement en le référant aux principes de base.

Trouve par toi-même, découvre par toi-même, invente par toi-même, car cela seul vivra en toi. Ne fatigue pas ta mémoire, fais-la plutôt taire pour laisser toute *ad-tention* à ton esprit qui est comme un vase où se déverse la vérité ; mais c'est un vase qui contient la vérité.

Excuse ce ton un peu dogmatique. C'est que ce programme, c'est pour moi aussi que je le trace.

N'aie pas peur de l'obscurité qui semble souvent couper tout lien entre toi et la vérité. Ne t'en fais pas, la Vérité demeure toujours, et c'est nous qui la quittons quand il semble que sa Lumière ne nous éclaire plus. Dis-toi que l'obscurité est souvent, très souvent, la condition d'une plus grande clarté. Sais-tu pourquoi ? parce que l'obscurité nous humilie, et accepter cette humiliation nous rend un peu plus simple, un peu plus transparent à la clarté de la lumière.

Oh ! j'allais oublier : écris, écris, écris ; mais n'écris rien que tu n'aies pensé. Laisse-toi aussi parfois conduire par le « souffle » des mots que tu écris. Ne crains pas de briser ton plan, d'être infidèle à un ordre qui corrompt la vie et qui n'est pas « l'ordre » ; suis les voix de ton silence et tu verras qu'ainsi se poseront devant toi des questions et l'intuition confuse de leur réponse. Car, si je te recommande certaine désobéissance, je considère que ton « ordre » à toi prime l'ordre fondé seulement sur la « masse production ». Et tu te dois, et tu nous dois de répondre à cet ordre qui est tien mais qui s'intègre à l'ordre universel.

Je te dis cela parce que j'en ai fait moi-même l'expérience : c'est en faisant une analyse littéraire que j'ai trouvé le principe d'identité, avant même qu'il me soit enseigné comme tel. Tu dois donc une obéissance stricte au courant de ta vie intuitive. C'est elle, et elle seule, qui t'amènera à une compréhension rationnelle de la réalité, mais une *com-préhension* une prise de conscience *vivante et vivifiante.*

Quant à l'insatisfaction qui accompagne toutes tes recherches et même toutes tes découvertes, rassure-toi, car elle est à la fois signe et condition d'une philosophie vraiment humaine : si tu l'acceptes sans crispation, elle ouvrira ton appétit à d'autres nourritures spirituelles.

On se nourrit dans la mesure exacte où l'on a faim. L'indigestion intellectuelle vient non pas de ce qu'on mange trop, mais de ce qu'on mange trop vite.

Pierre Tassé, *étudiant*

Etablissement rural et immigration

C'est à Mont-Laurier qu'eut lieu, du 23 au 26 septembre 1954, la XXXIe session de nos Semaines sociales. Deux sujets de brûlante actualité : *établissement rural et immigration*, furent développés par des conférenciers compétents.

En ce temps où l'exode vers les villes menace les campagnes, surtout la main-d'œuvre, le premier sujet méritait de nouvelles considérations quoiqu'il ait déjà fait explicitement l'objet de deux semaines sociales, à Rimouski, en 1933 et 1947. Il importait d'y revenir pour faire face à l'industrialisation de notre population et rétablir l'équilibre entre la terre et l'usine. « Avant tout, écrit le Père Président, s'impose une éducation terrienne, et dès le bas âge. Il faut faire aimer la terre au foyer, à l'école, répandre une littérature appropriée... » Dans ce but la société d'établissement rural s'est déjà mise à l'œuvre, l'U. C. C. y apporte son concours, et les organismes de notre Gouvernement provincial : crédit agricole, écoles d'agriculture, électrification rurale, modernisation du matériel agricole ont donné au cultivateur un confort et une facilité de travail qui devraient retenir les déserteurs du sol.

L'autre sujet : *immigration*, aurait dû faire l'objet d'une Semaine sociale complète. Sur quinze causeries, quatre seulement lui ont été exclusivement réservées. Qu'importe, M. Camille L'Heureux, Me Paul Massé, M. J.-B. Lanctôt et Son Excellence Mgr Panico ont posé le problème franchement et dans toutes ses dimensions. Depuis 1760, l'immigration a travaillé contre nous et à qui la faute ? Reçus comme des lépreux sur le sol québecois, les immigrants devaient fatalement s'enrôler dans les groupes anglo-canadiens. Depuis la dernière guerre, rien n'a changé, si ce n'est l'hostilité en sympathie passive. « L'Ontario en a profité. Il a pris la grosse part des immigrants venus au Canada depuis 1946, et aussi, en grande partie, la meilleure. Mais il y a mis le prix, c'est-à-dire qu'il a établi en Europe un bureau d'information et de sélection, puis toute une série de services : éducation, accueil, assistance qui fonctionnent avant même le départ des immigrants et ne les laissent que lorsqu'ils sont bien intégrés dans leur nouveau milieu », écrit le R. P. Archambault, dans sa déclaration d'ouverture.

En conséquence, dans l'*Action nationale*, décembre 1954, page 337, Jean-Marc Léger peut déduire : « Ainsi, en moins de 10 ans, l'élément anglo-canadien s'est enrichi de près d'un million d'alliés en puissance. Que sera devenu, dans vingt, trente, quarante ans, ce million d'immigrants dont 70% ont moins de trente ans ? Des millions d'Anglo cana-

diens de plus. Dans un quart de siècle, nous ne formerons sûrement plus les 28% de la population du pays, mais le quart, voire le cinquième ».

Pourtant la Constitution canadienne permet aux provinces de s'occuper de l'immigration. Néanmoins, aucune organisation officielle n'est venue au secours des quelques initiatives privées alors qu'il aurait fallu dans notre province une organisation semblable à celle qui fonctionne dans l'Ontario. Combien d'immigrants de qualité qui nous sont doublement frères par la religion ou la culture, n'escomptant que notre *amitié*, comme ils disent, désirant vivre avec nous, ont été obligés de chercher refuge ailleurs : dans le groupe anglo-canadien.

Pour n'avoir pas su éclairer l'opinion publique en lui exposant, dans le contexte de notre catholicisme, ce problème de charité chrétienne qu'est l'immigration, nos quotidiens de langue française ont perdu belle occasion de faire œuvre éducative, constructive, catholique et nationale.

Le problème, un peu tard, est cependant posé ; il reste à passer à l'action dans le sillage des orateurs de notre XXXIe Semaine sociale. Les discours sont là, pour être lus, dans l'excellent volume que vient de publier l'Institut social populaire.

A. LAMARCHE, O. P.

Une après-midi avec les maîtres

La joliesse, la légèreté, l'esprit des styles du XVIIIe siècle ont inspiré les architectes du Musée des Beaux-Arts de Montréal : ce monument est un cadre de pierre digne des trésors qu'il renferme. Dans les salles imposantes du musée des œuvres du XVIe siècle, du XVIIe siècle, du XVIIIe siècle voisinent avec les tableaux des meilleurs artistes contemporains. De nombreuses expositions d'amateurs et jeunes peintres s'ajoutent à la richesse des collections d'œuvres des maîtres de la peinture. Dans les corridors des meubles anciens, des tapisseries du XVIIe siècle donnent au Musée des Beaux-Arts un cachet princier.

Une peinture est une réalisation spirituelle qui semble échapper aux vanités du monde ; un chef-d'œuvre nous ouvre en quelque sorte les portes de l'absolu. Souvent, je vais m'asseoir, l'après-midi, devant un tableau de Renoir, d'Utrillo, de Cranach. Les chefs-d'œuvre sont comme les songes : des voix murmurent au sein de leurs formes éphémères. Je suis saisi d'effroi et de respect devant la somme de travail que la création d'un chef-d'œuvre exige. De même les violentes polémiques, les batailles qui suivent la naissance d'une nouvelle école peuvent décourager les meilleures intelligences.

Verra-t-on un jour parmi les maîtres de la peinture, à côté d'un Delacroix, d'un Courbet, d'un Manet, des artistes de l'école montréalaise de peinture moderne ? Si on juge les chefs-d'œuvre par les discussions passionnées qu'ils inspirent dans les ateliers, ces jeunes peintres seront tous au pinacle de la gloire un jour. Il se peut qu'il n'en soit rien. Mais plusieurs garderont le souvenir du vertige, des illuminations, que les remous des idées laissent dans l'âme.

Chacun voudra me convaincre de mensonge poétique ; qu'on essaie plutôt de comprendre ce que le dadaïsme, le surréalisme, le cubisme, furent pour nos consciences de dix-sept ans. En particulier, les meilleures réalisations picturales d'un peintre canadien s'offraient comme une solution à notre angoisse : ce message nous rappelait les splendeurs mystiques des primitifs, rehaussées par des harmonies nouvelles qui comblaient notre sensibilité moderne. Ce n'était plus l'illusion que nous avaient donnée certaines réalisations de nos compatriotes, d'entrer en compagnie de voisins plus fortunés dans la république des arts ; nous entrions dans la démarche spirituelle de notre époque. Mais les écrits philosophiques des écrivains surréalistes, l'influence désastreuse que ces œuvres ont sur les jeunes, nous ont éloignés de ce mouvement, quoique la peinture moderne représente de plus en plus à nos yeux une source de joie et d'inspiration. Les esprits qui sont appelés à diriger leur génération devraient ne jamais oublier que les âmes, malgré leur attitude légère ou frondeuse, ont soif de vérité plutôt que de théories qui, avec leur attrait et leur séduction, entraînent ceux qui les suivent, peu à peu, dans le vide.

Les œuvres des Maîtres reflètent les mouvements de pensée d'une époque ; mais il est vrai qu'on peut les aimer uniquement pour leur valeur artistique, comme une fleur, des oiseaux, les vagues blanches et vertes de la mer au sein d'une solitude.

Rémi-Paul D.-Forgues

La source et le feu [1]

En terminant la lecture de ce beau livre, un goût de tristesse me reste collé aux lèvres, un peu à l'égal de ce que me fit *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan. Mais, ici, une tristesse vide qui désempare et n'aboutit qu'à l'anéantissement de l'être ; tandis que chez Dupuy, c'est une tristesse habitée par une certitude de dépassement.

Nous nous attachons vite au personnage si humain qu'est Etienne. Ses problèmes sont les nôtres, ceux de toute la jeunesse du monde. Il est

1. *La source et le feu* par Michel Dupuy, chez Paul Péladeau, Montréal.

d'abord un adolescent dont la capacité de s'émouvoir ne s'est pas encore révélée. Incapable de fixer le soulèvement vertigineux de ses sens. Mais il sait qu'il reste une partie vide à l'intérieur de lui-même. L'amour se présente pour la combler. Un amour cependant d'un désir irréalisable dans la chair. Etienne, qui doit ressembler à l'auteur, vit dans un grand monde légendaire. Il apprend par cœur un rôle d'amoureux sans souillure, loin du corps ; il repasse sans cesse de mémoire les scènes qu'il va vivre. Tous les tableaux s'harmonisent à lui avec grandeur et poésie. Une destinée merveilleuse se concentre sur ce héros : un enfant qu'on aime sans le connaître tout à fait et qu'on voudrait secourir dans ses gros chagrins.

Un jour la vie quotidienne l'oblige à rencontrer son propre corps et celui de l'être désiré. Comme chez Tristan et Yseult, la rencontre se fait mal. Elle laisse une déception irréparable. Pourquoi donc ne pas vivre tout au long de la vie dans une belle légende ? Avec les seuls personnages de sa pièce. Mais le hasard place sur notre chemin sans que nous le voulions des êtres nouveaux qui contribuent à donner un plein sens à notre vie. Dupuy affirme ces paroles lui-même : « Certains personnages qui entrent et sortent de notre vie, un peu par mégarde, y laissent souvent une trace qui outrepasse l'importance du rôle éphémère qu'ils y ont joué ». Il y a sûrement dans toute rencontre une part de responsabilité que chacun doit assumer. Etienne hésite encore à le faire naturellement. Il préfère tourner chaque chose en dérision, même ses rêves qui l'ont toujours défendu des luttes accablantes de la réalité. Il ne croit plus qu'aux forces de son intelligence pour rebâtir sa voie. On ne croit guère ce rude assentiment. L'auteur nous dévoile un trop grand cœur par tout le livre pour le mettre totalement de côté.

Mais là encore, au milieu de sa raison, Etienne ne peut parachever sa maturité d'homme. Il se rappelle trop bien ses châteaux d'enfance, les chansons de ses rues du temps jadis pour garder une totale disponibilité d'esprit. Après son affreuse déception d'amour, sa belle amitié morte, il a beau refaire de l'amour un jeu savant et appliqué, qui l'éclairerait dans la compréhension de son destin ; il a beau multiplier ses volontés de créer son propre bonheur, il se prend toujours au piège de son cœur. Ses beaux souvenirs sont là seuls pour le consoler, d'ailleurs. Non, Etienne apprendra qu'il ne faut pas brusquer la vie de cette façon. Elle est toujours la plus forte ! Il vaut mieux lui tendre une main douce et humble, calquer le plus possible son visage sur le sien. Mais l'intellect n'y parvient pas seul ; il lui faut le cœur et tout son univers de rêve.

Et si à défaut de l'amour, Etienne cherchait à combler son être par le divin, comme ce roman aurait pris plus d'étoffe sur le côté humain !

Plus d'intensité dans ses couleurs. A une morale tout instinctive et plutôt païenne aurait suivi une morale religieuse, celle qui habite les hommes depuis toujours.

En somme l'expérience amoureuse d'Etienne fut nécessaire à son acheminement vers une parfaite virilité. Et si sa révolte contre le cœur fut si profonde, c'est justement qu'elle cache l'envers d'un cœur qui comprend mieux sa pauvre destinée et consent à l'assumer.

Ce premier livre de Dupuy se lit merveilleusement bien. Tout est simple dans ses grandes lignes, et si raffiné dans ses détours psychologiques. Si d'autre part les dialogues manquent d'épaisseur, c'est peut-être cette poésie naturelle du récit qui nous fascine trop. En tout cas, nous en gardons comme l'enchantement d'une belle légende jouée par un grand enfant que la vie monta sévèrement au rang de l'homme.

S'il est un prix littéraire à gagner au Canada français, *La source et le feu*, présenté dans une édition parfaite, le remportera certainement. C'est là un sommet encore jamais sans égal chez nous.

Gatien Lapointe

Les Cloîtres de l'Eté [1]

C'est un langage poétique assez divers et contradictoire que nous tient Jean-Guy Pilon. En effet, s'y côtoient et s'y rencontrent les trouvailles personnelles, éprouvées à la lumière crue d'une démarche qui se déploie souvent sur les routes de la lucidité, et le fatras des clichés, sonnailles vaines, images désuètes parce que valables en toutes occasions.

Par exemple, pour donner à sa voix ce timbre aigu des appels lancinants que provoque la tension (ou l'attention) du poète inventoriant ses moyens, dérisoires si on les compare à l'ineffable réalité qui demande à être enfantée, M. Pilon abuse du « O » soutenu (Cf. pages : 7, 8, 9, 10, 13, 18, 23, 25, 26, 27, 29). Les « déluges de larmes » ont vite fait de dissoudre la perle unique dont souffre l'huître discrète...

Quelques remarques formelles s'imposent aussi. L'auteur ne surveille pas assez la sonorité des vocables qu'il emploie, leur choc. Ce qui donne lieu parfois à des résultats douteux qui nous agacent et nous détournent du thème que le vers s'essaie à chanter :

O cendre de cristal lourde de rester (p. 7).

....

Solitude d'ombres et d'aube
Solitude des villes (p. 8).

1. Aux Editions de l'Hexagone, Montréal, 1954.

Ces vers portent mal à cause que la dureté des dentales brise leur ligne rythmique. Ailleurs :

Aux recettes perdues des feux sans cendre (p. 11).

Le « sans cendre » nous glace de gêne, malgré le « feux » tout près et nous porte à croire que décidément les « recettes » sont « perdues... »

Pour que la très pure aurore naisse... (p. 15).

Sonorité trop riche, qui nous gave, nous force à l'impolitesse de prononcer ce « pure aurore » la bouche pleine...

Mais le plus grave reproche que l'on pourrait adresser à M. Pilon, c'est de n'avoir pas élagué ses poèmes des « vieilleries poétiques », brimborions du genre :

Et des conspirations de bonheur (p. 7).

ou pseudo-dépouillement des accents comme :

Mis à nu et pressuré
Et mordu et déchiré
Mon cœur... (p. 7).

ou romantisme déguisé sous des oripeaux modernes :

Serai-je toujours la proie repentante
De ce vertige dévorant et toujours renaissant de sa défaite
Quelle étoile nouvelle, quelle chevelure de neige
Entendra mon cri de détresse
Lancé sans trop y croire au confluent des nébuleuses (p. 16).

En somme, il y a trop de mots, trop de « nuit », trop d'« espace », etc. La poésie vit de sacrifices, donc d'exigence implacable à soi-même, à l'authenticité du premier enthousiasme où la danse des mots presse sur la paroi de l'inexprimé.

A lire ce qui précède, on croirait que je n'éprouve que réticences à l'égard des *Cloîtres de l'Eté*. Pourtant, J.-G. Pilon mérite le magnifique éloge que lui adresse René Char dans son avant-propos. Nul doute, nous sommes en présence d'un vrai poète qui a réussi à cristalliser son expression dans des vers comme ceux-ci :

Cloîtres escales sur la mouvance des jours (p. 8).

....

Ou l'atroce ronce d'un torrent (p. 28).

Une subtile crispation qui fonde l'attitude de l'auteur au long du recueil entier.

La poésie de M. Pilon oscille entre le refus global et l'acceptation graduelle. Refus de la sérénité béate d'une nature trop conventionnellement accordée avec l'homme :

Je refuse les arbres tous droits
Je renonce aux routes tracées toutes pareilles (p. 17) .

Refus de la mort, aveuglante à force d'évidence, comme la lumière de midi, refus par ignorance, par incapacité transitoire de pâtir l'instant :

Mort
Je sais que tu m'attends au bout de ma solitude
Je vois déjà tes beaux bras
Qui se tendent au-dessus du lit facile
Mais je n'irai pas vers ton appel
Je n'irai pas car je ne connais pas encore ton visage (p. 24).

Si un tel refus ne prend pas l'allure d'un réquisitoire contre soi-même, c'est que le poète opère, par glissements, une transition vers l'acceptation de l'être ; et ce, d'abord par le corps dont l'opacité rayonne le plus d'une possible spiritualisation : la chair ;

Ce baiser sur les lèvres
Contient le consentement d'être
Et la soumission au départ inévitable (p. 19).

Le poème intitulé *Accord sans passé* (p. 21) montre la noblesse de cette quête au sein des gravités que masquent les apparences frivoles. Le poète y mesure le chemin parcouru, jauge le poids des expériences passées et termine en termes de résolution pour un avenir tout près.

Jean-Guy Pilon ouvre l'horizon de la poésie, la conduit au spectacle des espérances qui lèvent sous les pas d'un homme lourd de lui-même, chaos et clarté. Aussi bien connaît-il les limites de l'incarnation verbale, car dans son dernier poème, il s'en console facilement ; invoquer le nom de Dieu au vers terminal finit en étrange beauté le recueil, mais ne commence pas nécessairement la haute aventure d'un au-delà de poésie.

Jacques Brault

Emile Mâle, historien de l'Art religieux

Né en 1863, Emile Mâle, qui vient de mourir à quatre-vingt-onze ans, avait, dès son entrée à l'Ecole Normale Supérieure, en 1883, senti naître en lui une vocation, qu'une vie admirablement harmonieuse lui permit de réaliser dans sa plénitude. C'est en 1899 qu'il inaugura sa carrière d'historien de l'art religieux par une thèse sur *L'Art religieux du XIIIe siècle.* Dès ce premier ouvrage, Emile Mâle faisait figure de révolutionnaire : il donnait en effet du moyen âge une image, alors absolument nouvelle, et fournissait en même temps l'exemple d'une méthode capable de garantir l'histoire de l'Art à la fois contre les mirages de l'imagination romantique, et contre les synthèses hâtives d'un scientisme non dépourvu de quelque sectarisme. En 1899, en effet, alors que vivait encore John Ruskin, qui avait tant fait pour faire revivre le moyen âge, l'image qu'on s'en faisait, sous l'influence du grand esthéticien anglais, était encore tout imprégnée de romantisme sentimental et tendait en même temps à confondre dans une dangereuse équivoque la reconnaissance d'une grande époque artistique et la nostalgie d'un certain ordre social et moral. Ce n'était pas par hasard que John Ruskin mêlait constamment dans ses ouvrages les considérations esthétiques et les parfois trop ardentes expressions de son imagination prophétique.

A cet égard, Emile Mâle instaurait dans l'histoire de l'art un nouvel esprit, et dès 1899 il s'affirmait en réaction contre l'image que s'était faite du moyen âge le XIXe siècle romantique. Il allait être le successeur de John Ruskin, et la seule différence entre ces deux personnalités suffit à montrer quelle révolution inaugurait *l'Histoire de l'Art religieux au XIIIe siècle.* On en trouvera une preuve dans un détail anecdotique, qui n'est pas sans signification. C'est John Ruskin qui, précisément dans les années 1900, avait initié le jeune Marcel Proust au culte du moyen âge, et certes l'influence ruskinienne agit fortement sur l'esthétique de l'auteur de la *Recherche du Temps perdu.* Mais dans les années 1910, c'est vers Emile Mâle que se tourna à son tour Marcel Proust qui, plus d'une fois allait demander au successeur de Ruskin d'enrichir et de corriger l'image médiévale que lui avait suggérée l'auteur des *Pierres de Venise.* Faute de pouvoir, à cause de sa maladie, gravir les étages, Marcel Proust retrouvait, dit-on, Emile Mâle dans la loge de sa concierge, dont les murs durent entendre de passionnantes conversations.

En mettant l'accent, dès son premier ouvrage, sur le symbolisme de l'iconographie, en s'attachant à dresser l'inventaire véritablement méthodique des thèmes et des figures, et suivant à la trace l'histoire des sources

et de leur déploiement, Emile Mâle ne se contentait pas d'accroître la somme des connaissances, mais définissait les conditions d'une synthèse authentique, celle qui pourrait enfin, dans le respect de la complexité du réel, dégager tout le sens, à la fois esthétique et spirituel, de l'art médiéval. Du coup, et alors que par exemple Ruskin avait eu tant de mal à comprendre vraiment la nature des rapports entre l'art et la religion, Emile Mâle était le premier à en rendre compte d'une façon à la fois parfaitement claire et absolument irréfutable. A tel point que, quelle qu'ait pu être l'importance des découvertes de détail et des corrections qu'elles ont pu apporter à notre connaissance des faits artistiques, la signification globale de l'art religieux du XIIIe siècle reste celle qu'avait si lucidement dégagée Emile Mâle, et c'est à lui que l'Europe d'aujourd'hui doit la conscience qu'elle a de la place occupée par l'art dans le développement de la civilisation médiévale.

Son *XIIIe siècle* de 1899 avait été pour Emile Mâle surtout une expérience, destinée à soumettre sa méthode à une première épreuve. Conscient de l'importance de son succès, il décida de poursuivre l'entreprise et de l'étendre à l'ensemble de l'histoire artistique du moyen âge : en 1908 paraissait l'histoire de l'*Art religieux à la fin du moyen âge*, qui confirmait les intuitions du *XIIIe siècle* de 1899. Mais surtout, c'est en 1922 que la méthode d'Emile Mâle allait donner son chef-d'œuvre : cette année-là, en effet, parut le *XIIe siècle*, où toutes les intuitions antérieures, nourries d'une science puisée au contact des monuments eux-mêmes, connaissaient leur plein épanouissement : c'est là ce que l'historien a fait de plus complet et de plus durable ; c'est là qu'on voit combien, en entreprenant de substituer à ce qui, jusqu'à lui, était surtout un mythe, une réalité historique et concrète — celle des figures, des thèmes, réintégrés à leur contexte social et spirituel — Emile Mâle restituait au moyen âge une beauté plus profonde et plus incorruptible. Le *XIIe siècle* possédait aussi cette autre originalité de saisir l'art médiéval comme une synthèse unifiante des techniques et des langages ; non seulement l'auteur y donnait enfin toute leur place par exemple au vitrail et à la sculpture, mais encore il se montrait soucieux d'étudier en profondeur l'unité de l'architecture et de la décoration. A tel point que parfois, tant il atteint le cœur même du moyen âge, le style de l'historien s'imprègne d'une poésie discrète mais authentique. Il faudrait dire, en effet, tous les mérites d'Emile Mâle écrivain : renonçant à toutes les séductions faciles du romantisme ou du pittoresque, il s'attache avant tout à l'expression directe des réalités artistiques et sa prose trouve ainsi le moyen de créer une présence permanente, qui est la plus efficace des résurrections.

Enfin, nommé directeur de l'Ecole Française de Rome, Emile Mâle allait compléter son œuvre en s'attachant à l'*Art religieux de la Contre-Réforme* : lorsque parut, en 1932, le livre consacré à ce sujet, l'historien du moyen âge allait porter un nouveau coup au mythe médiéval du XIXe siècle ; il affirmait, en effet, que l'art religieux n'était pas entré en décadence avec la fin du moyen âge ; il démontrait la vitalité et la validité de cet art de la Contre-Réforme, généralement si méprisé. Il était cependant le plus compétent pour apprécier la portée de sa démonstration : lui qui s'était voué au moyen âge et lui avait consacré le plus clair de son temps et de son génie d'historien, c'était lui qui affirmait, en utilisant toujours la même irréfutable méthode, que la fin du XVIe et le début du XVIIe siècles avaient vu se développer un authentique réveil du grand art religieux. Si, depuis 1932, les historiens de l'art se sont de plus en plus intéressés à l'art religieux de cette époque, s'ils ont pu en redécouvrir tout l'intérêt, c'est bien à Emile Mâle que nous le devons.

C'est dire toute la portée de cette œuvre, et combien elle a radicalement modifié nos points de vue sur le moyen âge. Selon l'impulsion ainsi donnée à l'Histoire de l'Art par Emile Mâle, tout un mouvement de recherche et d'interprétation s'est largement développé, qui a donné lieu aux résultats que l'on sait. Et la popularité dont jouit aujourd'hui l'art religieux du moyen âge, appuyée sur une connaissance des faits largement diffusés par le livre et l'image, est grandement tributaire des travaux inlassablement poursuivis, pendant plus de cinquante années, par le grand historien qui vient de mourir.

Henri Lemaître

Les disques

Le Concerto pour violon de Tchaïkovsky exige une sonorité riche et beaucoup de lyrisme. David Oistrakh, qui possède ces qualités à la perfection, l'interprète avec brio et chaleur. La prise de son rend justice au talent d'Oistrakh. L'orchestre de l'Etat saxon est dirigé par Konwitschny. Une des meilleures interprétations de l'œuvre (Decca DL-9755).

Lorsqu'elle est jouée par un artiste, la guitare peut atteindre aux sommets de la musique. C'est ce que réussit Andrés Segovia avec 14 œuvres de différents compositeurs allant de Couperin à Ponce. Segovia transforme tout ce qu'il touche. Ce disque nous ouvre tout un horizon de poésie et de sentiments, où la guitare rit, pleure, médite, s'anime. La transposition du menuet d'un quatuor de Haydn est particulièrement réussie, Segovia donnant les quatre parties sur sa guitare. Sonorité moelleuse (Decca DL-9734).

La Compagnie Aeolian-Skinner vient d'éditer 3 disques destinés à mettre en relief la grande clarté et l'adaptabilité aux différents styles (baroque, classique et moderne) des orgues qu'elle fabrique. Le premier disque est plutôt une démonstration des différents jeux et registres de l'orgue. Les exemples musicaux choisis mettent en valeur la souplesse et le fini de ces orgues. Par exemple, la trompette de l'orgue de St. John the Divine de New-York nous éblouit par son éclat. Les commentaires (en anglais) de G. Harrison, président de la compagnie, sont brefs, compréhensibles et bien faits.

Sur le deuxième volume, quelques organistes nous présentent des œuvres de Bach, Davies, Alain, Langlais et Sowerby. Les orgues utilisées sont celles du Symphony Hall (Boston), First Presbyterian Church (Kilgore, Texas) et la Cathédrale Saint-Paul (Boston). Sur le 3e volume, Robert Owen interprète des œuvres de Walter, Bach, Haendel, Daquin, Vierne et Messiaen sur les orgues du Christ Church à Bronxville (N.-Y.).

La précision, la couleur et la subtilité de ces orgues nous font regretter que, trop souvent, nos églises possèdent des instruments de second ordre et qui ne répondent pas toujours aux exigences d'une liturgie qui invite les fidèles à prier et à chanter. On souhaiterait que ces disques aident à mieux choisir un meilleur orgue (et qui ne coûte pas beaucoup plus cher). On se procure ces disques à Aeolian-Skinner Organ Co., Boston 25, Mass.

Les Symphonies no 38 (« Prague ») et 25 de Mozart sont parmi ses plus belles grâce à leur légèreté et leur transparence. Georg Solti et l'Orchestre de Londres atteignent à une précision et une clarté extraordinaires sans sacrifier l'humanité de cette musique. Prise de son pure comme un cristal (London LL-1034).

Avec les mêmes artistes, London (LL-1043) nous offre les symphonies no 100 (« Militaire ») et 102 de Haydn. Musique joyeuse, sautillante. Solti obtient le même succès que sur le disque précédent. De la verve. Bien enregistré. Recommandé.

G. F.

L'esprit des livres

Mgr Pietro PAVAN — « Apostolat des laïcs dans le monde moderne ». Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1955. 105 pages.

Le Centre de culture populaire de la faculté des Sciences sociales de Laval présente le dixième volume de sa collection « Culture populaire ». Le lecteur ne doit pas se méprendre sur le contenu de cet opuscule ; il s'agit moins d'action catholique que de l'action des laïcs chrétiens engagés dans les différents domaines scientifico-techniques et que seuls ils peuvent mener à bien parce que cette action est de leur domaine propre. L'auteur s'adresse donc surtout aux chimistes, physiciens, biologistes, médecins, économistes, chefs syndicaux... chrétiens engagés dans les sciences modernes qui usent toutes, à des degrés divers, des mathématiques et qui, s'étant développées en marge du christianisme sinon contre lui, exigent d'être intégrées dans la perspective chrétienne pour acquérir leur véritable raison d'être et leur justification dernière. La caractéristique de ces sciences positives est leur prolongement dans le domaine technique et leur retentissement sur la vie des hommes. Le progrès et la découverte scientifiques sont une chose ; le service qu'ils rendent aux hommes en est une autre. La crainte qu'on entretient à l'endroit des découvertes scientifiques modernes indique suffisamment qu'on a trop négligé le second aspect.

« Peuplez la terre et soumettez-là ». (Gen., I, 28). La science moderne, par une connaissance toujours plus poussée et une maîtrise toujours plus grande des forces de la nature, répond au vœu du Créateur : « Soumettez-la ». Il y a distinction et non opposition entre la science moderne et la Révélation ; leur réconciliation ne peut être que l'œuvre de laïcs compétents en science et avertis de leur foi. Ils doivent être des synthèses vivantes de l'une et de l'autre projetant dans les réalisations pratiques leur harmonie intérieure.

L'auteur, vice-président des Semaines sociales d'Italie, professeur aux Universités du Latran, Grégorienne et Angelicum, est en même temps théologien éminent et grand homme d'action. Son ouvrage en porte l'empreinte : il est à la fois un exposé doctrinal et un programme d'action. Prêtres dévoués à l'apostolat social, professeurs et étudiants d'université y trouveront une nourriture solide et une inspiration bienfaisante.

Robert Comtois, O. P.

Jean MOUTON — « Charles Du Bos. Sa relation avec la vie et la mort ». Collection *Les Iles.* Desclée De Brouwer, Paris, 1954.

Ceux qui ont connu personnellement Charles Du Bos et fréquenté son œuvre auront l'impression de le redécouvrir dans ce portrait vivant que nous en trace Jean Mouton.

Dans un siècle d'absence où fleurit la littérature du désespoir, ce livre apporte une présence — d'une fraîcheur exceptionnelle — un respect

religieux du mystère de l'homme et un sens profond de la vocation d'écrivain. C'est que, par delà l'œuvre de Charles Du Bos l'auteur a saisi, par fusion affective, les pulsions intérieures de son âme aimante toujours tendue vers la Sainteté — cet absolu qu'il considère comme la plus haute manifestation de la vie et d'où elle tire son sens.

Jean Mouton est un artiste. Il se refuse à être « ce sage enlumineur qui découperait une suite de tableaux tranquilles ». De fines analyses psychologiques font revivre Du Bos et le mettent aux prises de nouveau avec les problèmes qu'il ne cessait de se poser de son vivant : qu'est-ce que la littérature ? La vérité chez l'écrivain est-elle une qualité primordiale ? Qu'est-ce que la sincérité ? L'écrivain doit-il être « engagé ». Qu'est-ce que le sérieux ? Autant de questions qui permettent à l'auteur de lumineuses incursions dans la vie de Du Bos ainsi que de captivantes analogies entre la peinture, la musique et la poésie où s'exprime le génie de l'homme.

Nous, qui avons connu Charles Du Bos, souhaitions une étude pénétrante et objective qui puisse le faire apprécier d'une génération dont il a compris les tendances les plus profondes. La lecture de Jean Mouton dépasse nos espérances. Son volume aidera à mieux comprendre un écrivain qui volontiers se servait d'humour et de railleries à son sujet. — Il servira en outre d'introduction aux œuvres d'un penseur où notre génération puisera l'ivresse de vivre pour la construction de la cité.

F.-M. Drouin, O. P.

Rev. R. W. Greene, M. M. — « Mon calvaire en Chine » (*Calvary in China*). Corrêa, éditeur, Paris. 20 cm. 255 pages.

Cet ouvrage n'est pas une œuvre d'art qu'on puisse apprécier en usant des critères habituels à la littérature engagée ou non mais le simple témoignage d'un humble missionnaire, que nous devrions lire comme il nous est arrivé de lire les « Actes » des martyrs de la foi. La prière d'insérer nous invite à considérer que tout ce que raconte le R. P. Greene est parfaitement authentique et a été vécu par lui comme une véritable Passion. Il n'est pas besoin d'insister pour nous faire admettre que le but des communistes chinois était d'extirper le christianisme de toute une région de la Chine en abattant le R. P. Greene. Si ce prêtre a souffert au delà de toute expression, s'il a survécu, c'est que Dieu l'a voulu ainsi bien sûr, mais c'est aussi pour livrer aux foules chrétiennes, ce magnifique témoignage de la Foi et de la Grâce.

Robert Brassy

Gaétan Bernoville — « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ». Grasset, éditeur, Paris. 18 cm. 255 pages.

Ce livre fut un des grands succès littéraires de l'entre-deux-guerres. Publié en 1925, il fait aujourd'hui l'objet d'un réédition dont il n'a été apporté au texte primitif que des modifications légères touchant dates et

menus faits. Un nouveau chapitre cependant, rédigé à l'occasion des grandes fêtes de l'inauguration de la Basilique de Lisieux le complète d'une façon définitive, semble-t-il.

Beaucoup d'ouvrages ont été écrits sur la petite sainte de notre Normandie natale, mais il n'en est aucun, je le présume, qui n'ait atteint une telle vérité d'expression malgré un certain lyrisme toujours de bon ton dont on jugera par ce passage où Thérèse, le 29 mai 1887, va formuler à son père son intention d'entrer au Carmel : « C'était au soleil couchant. La plumière des Pentecôtes éternelles ruisselait sur le jardin, comme autrefois sur la tête des apôtres ; elle allumait des flammes en bordures des allées sur ce feuillage glacé des buis mystiques. Une buée montait de la vallée heureuse... »

Non, en vérité, nul n'a su comme le grand écrivain catholique détruire la légende d'une « Sainte à l'eau de rose » et nous montrer la vie intérieure toute de souffrances, de sacrifices et d'amour de la plus grande sainte des temps modernes projetée aux sommets mystiques par une inflexible logique d'ordre divin.

Robert Brassy

Joseph SCHOLMER — « La grève de Vorkouta ». Amiot-Dumont, éd., Paris. 21 cm. 227 pages.

L'existence des camps de concentration n'est un mystère pour personne. On sait qu'au delà du cercle polaire, par exemple, l'univers concentrationnaire russe se matérialise en une gigantesque région de districts miniers comme le camp de Vorkouta auquel cet ouvrage a trait. Jusqu'ici les témoignages sur cette forme inhumaine d'esclavage étaient rarissismes et pour cause. Au reste, la plupart étaient sujets à caution. Il semble qu'on n'en puisse dire de même sur celui du Docteur Joseph Scholmer, récemment libéré de Volkouta par la toute-puissance aujourd'hui totalement dévaluée de Malenkov

Inutile de préciser que, de ce fait, son témoignage s'avère extraordinairement précieux et instructif à plus d'un titre par ses révélations sur le régime soviétique lui-même et son évolution au cours de ses dernières années. Cet ouvrage appelé à faire sensation est édité en première publication mondiale par les *Editions Amiot-Dumont* à Paris.

Robert Brassy

Alan PATON — « Quand l'oiseau disparut ». (*Too late the Phalarope*). Albin-Michel, éd., Paris. 20 cm. 285 pages.

Cet ouvrage qui vient d'être traduit et publié en France, est un roman qu'on lit d'un bout à l'autre sans être jamais tenté de passer un alinéa. C'est un premier fait assez peu commun. Il en est un autre surprenant encore de la part du lecteur européen ou canadien peu suspect d'avoir la tête farcie de préjugés moraux intransigeants, c'est que celui-ci

puisse se dire une fois le livre refermé : « J'ai eu l'impression que tout était parfaitement naturel et ne pouvait se passer autrement ».

Le fait de nous faire admettre comme plausible, un drame humain où se joue le heurt des races dans une ambiance qui nous est totalement étrangère, est un des multiples aspects du talent d'Alan Paton. Les Boërs, ces colons hollandais du Transvaal, nourris de la Bible, d'une piété rigoureusement austère, fermement convaincus au surplus d'être le peuple élu de Dieu, ne pouvaient tolérer qu'un des leurs puisse s'allier à une femme étrangère à leur race, selon le précepte de l'Ancien Testament. Si un homme de la communauté faillit à cette règle de vie, il est aussitôt mis au ban de la société, puni selon la loi et proscrit à jamais.

C'est l'histoire de l'un d'entre eux qu'Alan Paton nous conte ici avec son sens admirable de l'humain que les lecteurs de « Pleure, ô pays bien-aimé » qui eut un immense retentissement mondial, n'ont pas oublié.

Robert Brassy

En collaboration — « Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique ». Fascicule XVIII-XIX : *Dabert — Déréliction*. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris. 30 cm. 512 pages.

Ce double fascicule, sous la signature de maîtres réputés, contient une abondante biographie d'écrivains célèbres et des pages très denses de doctrine et d'histoire. *La danse religieuse* au cours des âges ; *défauts :* définition, précision, classification, connaissance, correction, utilisation en vue d'accroître notre confiance en Dieu et notre défiance de nous-même ; *démon :* le démon dans l'Ancien Testament, le démon dans le Nouveau Testament, dans la patristique, la lutte contre Satan dans la cité chrétienne et dans la littérature. De l'Orient à l'Occident l'action du diable apparaît manifeste, sournoise et troublante.

Des pages et des pages lumineuses et bien conduites nous apportent l'opinion des grands écrivains ecclésiastiques et mystiques sur *Dépouillement* et *Déréliction*. Etc.

Excellent fascicule qui nous fait regretter la trop lente venue de ceux qui suivront.

A. L.

Pierre Ricour — « Comment réussir mes études ». Fides, Montréal 1955. 19 cm. 188 pages. 10 photos hors-texte.

Un maître s'adresse à ses élèves pour leur signaler les conditions du succès. Il ne s'agit pas de tests scientifiques mais de grosses vérités que la sagesse, le bon sens, l'expérience quotidienne ont consacrée. Dans quatre chapitres : 1) Sois logique, 2) Sois pratique, 3) Sois ambitieux, 4) Sois confiant, l'auteur sait glisser à l'occasion des remarques et des exhortations qui ont l'effet d'une chiquenaude. Tout est dit avec amour et fermeté.

Dans sa préface, l'abbé Bernard Fernique, directeur du Collège Stanislas de Montréal, trace à l'écolier un programme concret de vie chrétienne et intellectuelle.

Un livre très pratique que tous nos écoliers devront lire. Les parents également.

A. L.

François-Michel WILLAM — « Marie, Mère de Jésus ». Salvator, Mulhouse, 1954. 22 cm. 336 pages.

Cette nouvelle édition, la septième, ajoute aux précédentes 22 tableaux bibliques hors-texte et un exposé de la bulle pontificale du 1er novembre 1950 où Marie est présentée comme la Mère et l'Associée du divin Sauveur. Donc nouveaux aperçus théologiques.

La bibliographie et les notes qui terminent l'ouvrage rendront de précieux services à tous les lecteurs.

Jacques BUR — « Leçons sur la Bible ». Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VI. 18 cm. 126 pages.

Dans ces conférences données à Toulon et à Nancy, l'auteur répond à ces questions : la Bible est-elle parole de Dieu ? La science contredit-elle la Bible. L'histoire biblique est-elle vraie ! Comment lire et comprendre la Bible ? Questions très actuelles mises à la portée de l'homme de la rue.

Louis-Philippe AUDET — « Les fauves et leurs victimes ». Les Editions de l'Erable, Québec, 1954. 22 cm. 94 pages.

L'auteur avantageusement connu dans divers milieux et notamment celui de l'enseignement fait rayonner une fois encore à travers ces pages une série de causeries prononcées à la tribune de Radio-Collège en 1953 et qui reçurent alors un très sympathique accueil.

C'est un livre dense et instructif qui s'adresse particulièrement à la jeunesse, admirative mais prudente, et qui offre l'essentiel de ce qu'il convient de savoir sur les représentants de la faune asiatique et africaine ; quelle place tiennent-ils dans l'histoire, quelles sont les mœurs de ces animaux, comment les chasse-t-on ? Il est curieux de constater ce que l'on peut apprendre en dix chapitres attrayants : le lion est le plus paresseux de tous les félins, la panthère a le caractère le plus détestable, l'éléphant est éminemment sociable et la girafe est un animal intelligent mais qui est complètement muet...

Cet ouvrage de vulgarisation arrive en temps opportun puisque la « Société Zoologique de Québec » va réunir d'ici 1956 quelques représentants des grands fauves.

XXX

Joseph Ledit, S. J. — « Le front des pauvres ». Fides, Montréal, 1954. 21 cm. 292 pages.

Trop souvent on regarde le Mexique de haut et de loin avec de très sommaires connaissances de sa complexité. Le Père Ledit après plusieurs séjours parmi ce peuple sympathique, doux et violent, après un travail énorme, traduit son enthousiasme, son admiration et sa confiance au Mexique. Avec une sérénité de jugement peu ordinaire il dégage les grandes lignes de la résurrection mexicaine, de cette histoire, religieuse et sociale, peut-être unique, qui comporte de très sérieuses leçons à une époque où les problèmes religieux réclament des solutions nouvelles.

Il y a quarante ans, ce pays plein de contrastes était au bord de la révolution rouge et subissait une persécution religieuse qui décima tous les militants, ne laissant plus aucune chance à l'Eglise. De plus l'intolérable franc-maçonnerie agissait traîtreusement et la jeunesse était dans l'obligation de se laisser former par une éducation socialiste et une inconséquente éducation sexuelle qu'on lui imposait.

Et malgré l'hostilité farouche de toutes les lois civiques, la Vierge de la Guadeloupe, si chère aux mexicains, permit une rénovation spirituelle du pays. Et c'est ce gigantesque travail apostolique qui nous est conté, à travers une pénétrante étude du problème social mexicain ; malgré la très difficile pénétration du catholicisme dans les syndicats ouvriers on a enregistré de magnifiques victoires de l'apostolat laïque, apostolat dont la mission devient, à l'échelle mondiale, d'une urgente nécessité.

Madame André La Rivière

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ; AVEC LE "ROSAIRE" : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3980, SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »